



A.-FERDINAND HEROLD

—

L'Abbaye
de
Sainte-Aphrodise

— ROMAN —



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIV

L'ABBAYE

DE

SAINTE-APHRODISE

DU MÊME AUTEUR :

Poèmes

LES PÆANS ET LES THRÈNES.............. I vol.

CHEVALERIES SENTIMENTALES.............. I vol.

INTERMÈDE PASTORAL.................... I vol.

IMAGES TENDRES ET MERVEILLEUSES........ I vol.

AU HASARD DES CHEMINS................. I vol.

Contes

LE LIVRE DE LA PUISSANCE, DE LA VIE ET DE LA MORT DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.............................. I vol.

LES CONTES DU VAMPIRE.................. I vol.

Théâtre

SAVITRI............................... I vol.

UNE JEUNE FEMME BIEN GARDÉE........... I vol.

A.-FERDINAND HEROLD

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise

— *ROMAN* —



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIV



JUSTIFICATION DU TIRAGE



ΤΗι ΜΑΡΓΗΛΙΔΙ

ΦΙΛΤΑΤΗι

ΙΕΡΟΝ

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DE SAINTE APHRODISE

AVERTISSEMENT

La vie de sainte Aphrodise qu'on va lire a été écrite d'après une vie latine, fort ancienne, et dont l'auteur est un prêtre nommé Barthélemy. Elle nous est connue par un manuscrit unique, qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque de Fréjus, et qui est, sans doute, le manuscrit original de Barthélemy.

Nous avions songé d'abord à traduire littéralement la vie latine ; mais, à la réflexion, nous avons craint qu'elle ne fatiguât le lecteur. Barthélemy semble

avoir été, pour son époque, assez savant, et il met un pédantisme naïf à faire montre des notions diverses qu'il a. Aussi son œuvre est-elle pleine de digressions inutiles: il s'attarde en de fastidieuses descriptions, et il disserte longuement, et avec la subtile gaucherie coutumière à ses contemporains, sur les sujets les plus singuliers. Il est prolixe, et l'on sent qu'il s'honore de pouvoir l'être.

Nous nous sommes donc résigné à modifier quelque peu le texte dont nous usions. Qu'on nous en excuse! Les lourdes descriptions de Barthélemy n'auraient guère de quoi intéresser, maintenant, et son habileté théologique risquerait fort d'endormir.

LIVRE I

DES ORIGINES DE SAINTE APHRODISE

CHAPITRE I

Comment le roi Denys se mit à voyager et de la rencontre qu'il fit du saint apôtre Thomas.

Ici commence la vie de sainte Aphrodise, écrite par dom Barthélemy, chapelain.

Le roi Denys était prudent et sage ; il gouvernait, à la joie de ses sujets, un beau royaume, sur les confins de la Perse et de l'Inde ; il s'intéressait fort à la pros-

périté des champs, et il avait enseigné à son peuple comment on plante la vigne, comment on la cultive et comment on en tire le vin heureux et bienfaisant. Cette leçon lui valut d'être aimé plus encore ; et il n'y eut pas de jour où, dans le pays, on ne célébrât des fêtes, on ne fît des danses et l'on n'inventât des chansons.

Denys résolut de porter par toute la terre la gloire tranquille des pampres ; il voulait que la paix naquît entre les hommes ; il savait, d'expérience, que rien n'adoucit plus les mœurs que la gaieté, et que rien n'égaie mieux les hommes que la communion par le vin. Denys partit pour de lointains voyages ; il pensa que son absence se prolongerait, sans doute, que peut-être il ne reverrait jamais son royaume, et il confia

les soins du gouvernement à des ministres sûrs, et qu'il avait instruits lui-même en la saine doctrine.

Ce fut au cours de son voyage que Denys rencontra le saint apôtre Thomas. L'apôtre voyageait aussi. Il se rendait dans l'Inde pour en évangéliser les habitants. Les deux voyageurs causèrent, et la lumière de vérité éblouit les yeux du roi Denys. Et comment en eût-il pu aller autrement ? Notre Seigneur n'avait-il pas dit que le vin était son sang ?

CHAPITRE II

Comment le roi Denys convertit l'équipage d'une barque.

Denys, baptisé, continua sa route, et il parvint dans une ville bâtie sur la mer. Il sut que les peuples d'alentour connaissaient déjà la vigne. Mais on lui dit qu'il y avait, au large, des insulaires, gens mal dégrossis, à qui nul encore n'avait apporté la douceur du raisin. Denys décida qu'il irait visiter ces malheureux. Il descendit au port et il avisa le patron

d'une grande barque, avec qui il fit prix pour son passage jusqu'à l'île désignée. Le jour même, la barque prit la mer.

Denys n'avait que peu discuté sur le prix du passage ; le patron en conclut que Denys était un personnage d'importance, en quoi, d'ailleurs, il ne se trompait point. Cet homme était sans scrupules, et il regretta de n'avoir pas exigé de Denys, pour le passer jusqu'à l'île, une somme plus forte qu'il n'avait fait. Il médita quelque temps, puis il appela un des matelots de l'équipage.

« Ami, dit-il, je crois notre passager fort riche ; c'est quelque gros marchand, sans doute, ou même un grand seigneur, un prince, un roi peut-être. Il faut que nous le dépouillions. Les dieux nous sont favorables; il nous l'ont livré sans défense.

— Tu as raison, maître, répondit le matelot. Qu'ordonnes-tu ?

— Voici : avertis deux ou trois de tes compagnons ; la mer est calme et la manœuvre facile. Vous entourerez l'étranger ; je ne pense pas qu'il vous remarque, car son esprit semble plein de rêves. Vous vous emparerez de lui, et vous le lierez au mât. Alors, nous prendrons tout ce qu'il a de précieux sur lui. Et nous ferons mieux encore : il faudra qu'il nous conduise vers son pays et, qu'il soit prince ou marchand, nous ne le rendrons aux siens que contre une rançon sagement délibérée. »

Le matelot approuva fort le patron, et il eut tôt fait de trouver des complices à leur coupable dessein. Le pauvre Denys fut, en un temps très court, entouré, as-

sailli et attaché au mât de la barque. Seul le pilote, homme honnête parmi des brigands, avait voulu crier à l'étranger quel danger le menaçait, mais il n'avait pu, tant la mauvaise besogne avait été vite accomplie.

Le patron se réjouissait déjà ; il s'approchait de Denys pour le fouiller. Et voici qu'il recula d'épouvante : les liens étaient tombés, et Denys, les yeux calmes, les lèvres souriantes, regarda ses adversaires et leur parla :

« Malheureux ! que pensiez-vous faire ? Me dérober des richesses que vous estimez précieuses et qui, pour celui qui sait, ne valent pas l'humble poussière des chemins ? Quelle obscure folie vous aveugle ? Le vrai Dieu a pris soin de me défendre, moi, le plus infime de ses serviteurs, et je

vous vois, confondus. à mes pieds ! Relevez-vous ! Vous serez tous épargnés. »

Le patron implorait encore la pitié du voyageur.

« J'ai été infâme !... Pardonne-moi... pardonne-moi... »

Denys reprit, d'une voix forte :

« Soyez désormais mes compagnons fidèles ! Vous partagerez l'honneur du bienfait que j'apporte aux pauvres insulaires. Et voyez : c'est sur une nef de joie que nous aborderons l'île où l'on ignore la vigne et le vin ! »

Le roi Denys fit un geste, et, aussitôt, la barque fut parée de pampres et de grappes. Tous les matelots admiraient. Ils criaient :

« C'est un dieu que nous avons à bord, un dieu tout puissant ! »

Et Denys leur disait :

« Non, amis, non, je ne suis pas un dieu. Il n'y a qu'un seul Dieu, et qui est le maître de la terre et du ciel, le souverain des souverains! C'est lui qui m'a sauvé de vos cruels desseins et qui vous a sauvés de vos criminelles pensées. C'est lui que j'adore maintenant et que je proclame ! C'est à lui que vous devez rendre grâces! C'est lui que vous prierez, et dont vous répéterez la mansuétude et la gloire. Et c'est lui que les hommes doivent honorer par les siècles des siècles ! Soyez en paix ! »

Le patron et les matelots vénérèrent le Seigneur. Ils chantèrent des hymnes, et la barque atteignit l'île parmi des signes de bonheur.

CHAPITRE III

De la rencontre que fit le roi Denys.

On débarqua sur une plage déserte.

Le pays, au delà même des sables marins, semblait aride. On n'y voyait nulle trace de culture; seuls, des arbres maladifs poussaient çà et là, dans un sol maigre. Denys ne s'étonna plus que les insulaires ne connussent point la vigne : ils devaient ignorer le seigle et le blé.

Denys, sans plus tarder, voulut aller à la découverte ; il verrait, si la Providence lui faisait rencontrer quelque habitant,

comment on l'accueillerait. Il pria ses compagnons de l'attendre sur le rivage : sa générosité lui ordonnait, s'il y avait un danger, de le courir seul ; ou, si les hommes de l'île étaient doux et bienveillants, il ne fallait pas qu'une troupe risquât de les effrayer et leur donnât de la méfiance.

Denys marchait depuis un temps assez long sans avoir vu personne et, le soleil déclinant déjà, il songeait à rejoindre les matelots, quand il lui sembla qu'on gémissait près de lui. Il s'arrêta. Il écouta. Il y avait bien, là, tout près, une voix qui gémissait. Une voix de femme. Un pli de terrain, des herbes presque sèches, lui cachaient la malheureuse.

Il se laissa guider par les plaintes entendues, et il découvrit, pleurant sur le

sol dur, une jeune fille. Elle était mince et frêle, toute gracieuse ; de beaux cheveux blonds lui tombaient sur les épaules, et les larmes qui brillaient dans ses yeux n'en atténuaient pas le charme. Denys se sentit ému d'une pitié subite, d'une pitié tendre. Il était un peu troublé. Il ne savait quelle contenance garder. La douleur de la jeune fille n'était pas feinte, il était curieux d'en apprendre la raison : mais sa curiosité ne serait-elle point jugée indiscrète ? Ne lui ferait-on pas comprendre, par des paroles courroucées, qu'on n'avait besoin d'aucune pitié, que tout secours était importun ? Lui répondrait-on seulement ? Denys restait auprès de la pleureuse, timide et incertain. Le parti de se taire lui semblait cruel, celui de parler insolent.

Il se décida pourtant à parler. Mais sa parole était tremblante.

— « Madame, dit-il, je vous vois qui pleurez.. Madame, vous avez une grâce divine.. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse? »

La jeune fille ne fit aucune réponse. Elle sanglota. Denys s'affligea; il se repentit d'avoir interrogé. Mais il ne s'éloigna pas. Le soir venait.

Un hasard, pourtant, ou plutôt la Providence, fit que la jeune fille leva les yeux. Elle vit enfin qu'elle n'était plus seule. Elle n'eut pas peur; il parut même, au léger sourire qui lui anima les lèvres, qu'elle fût, déjà, un peu consolée.

— « Seigneur, demanda-t-elle, y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— « Je ne sais, madame, répondit Denys. Des heures ont passé, peut-être, depuis que j'écoute votre douleur. Et je suis tout triste, madame.

— « Vous êtes triste, seigneur ?

— « Je suis triste de votre affliction. madame.

— « Vraiment ? Vous en ignorez, pourtant, la cause. »

La désolée, maintenant, bien que ses yeux fussent encore humides, avait les lèvres presque rieuses.

— « Eh, qu'importe ? reprit Denys. Vous souffrez...

— « Peut-être est-il juste que je souffre... peut-être suis-je une criminelle... une grande criminelle.

— « Non, madame ; vos yeux, votre front, vos lèvres ne sont pas d'une crimi-

nelle; tout votre visage dit votre vertu. Et votre peine avait des accents trop purs et trop simples pour qu'on doutât de l'injustice affreuse qui vous opprime.

— « Seriez-vous un devin ?

— « Je ne suis pas un devin. J'ai le bonheur d'être éclairé par la vraie foi, de connaître la loi du Dieu qui console... Ah, madame, s'écria-t-il après un court silence, pourrai-je espérer que vous me confierez un jour la cause de vos sanglots et de vos larmes?

— « Ecoutez-moi, seigneur, et, puisque vous êtes généreux, vous aurez pour moi quelque pitié, je pense. »

Et, tandis que montait la nuit, la jeune fille conta ses aventures à Denys.

CHAPITRE IV

Ce que raconta la jeune fille.

« Seigneur, dit-elle, je suis la princesse Ariane. Mon enfance fut assez heureuse, car ma mère avait pour moi la plus tendre affection. Elle était douce et bonne, et elle pensait faire de moi la plus accomplie des princesses. Hélas! le ciel ne lui en laissa pas le loisir. Mon père avait le caractère morose, tandis que ma mère penchait vers la gaieté; bientôt, il n'y eut plus, entre eux, d'intimité, et l'on

prétend qu'un jour ma mère, oubliant son devoir, manqua à la foi jurée. Mon père était un homme inflexible, et ma mère périt du supplice que nos lois réservent aux adultères. Depuis ce temps, je n'ai plus guère connu le bonheur. Mon père me témoigna une indifférence qui, parfois, se tournait en haine. Je languis, captive dans un palais dont les salles étaient si nombreuses et les couloirs si obscurs qu'on s'y égarait sans cesse : et mes yeux s'habituèrent à pleurer.

« Je ne vous dirai point le détail de ma vie monotone. Sachez seulement qu'il y a quelques mois je me repris à espérer en l'avenir, et je crus que, de nouveau, je vivrais des jours paisibles. Hier encore, je n'étais pas malheureuse : mais, je le sens, ma destinée est de souffrir, et les

rares instants de bonheur que j'aurai connus ne me rendront que plus amère la douleur où je suis condamnée.

« Un grand prince vint à la cour de mon père ; il avait appris qu'un monstre hideux ravageait nos contrées, et le désir de s'illustrer par un exploit fameux l'avait conduit près de nous. Mon père, quoiqu'il n'eût guère le goût de la représentation ni des fêtes, dut ordonner une réception digne du rang de son hôte, et il fallut bien que je figurasse à ses côtés dans les jeux et dans les festins. Vous l'avouerai-je, seigneur ? Le prince était beau, il était jeune ; il disait des paroles flatteuses. Il sut vaincre le monstre qui effrayait nos peuples. Je l'aimai.

« Il déclara bientôt qu'il allait quitter le royaume de mon père. Un étrange

délire s'empara de moi. J'eus l'audace de courir, la nuit, chez le prince; je lui découvris ma tendresse, et je lui demandai de le suivre dans sa patrie. L'aventure lui plut. Il n'ignorait pas qu'il eût vainement sollicité du roi la faveur de ma main. Et, d'ailleurs, je ne le vois que trop, maintenant, il n'eût pas consenti à prononcer un serment solennel, le perfide! Il m'assura qu'il se vouait à me servir, et nous décidâmes que je fuirais sur sa galère. Il souriait, et je l'appelais mon sauveur!

« Comment je sus me dérober à la surveillance jalouse de mon père, comment je gagnai, dans le port, la galère du prince sans que personne me soupçonnât, il serait trop long, seigneur, de vous l'apprendre, et trop fastidieux. Un hasard,

que je bénissais alors, et que, maintenant, je suis bien près de maudire, me permit de n'être pas découverte, et j'accomplis mon funeste projet. Le prince, dès qu'il me vit à son bord, me renouvela ses protestations de dévouement, et il affirma qu'il ne cesserait d'être, désormais, le plus fidèle et le plus fervent de mes esclaves.

« Nous mîmes à la voile ; la mer était belle, le vent favorable, la traversée fut heureuse. Le prince était le plus aimable des compagnons. Respectueux et tendre à la fois, il charmait par la grâce et la variété de ses discours. Je croyais que le sort m'avait donné cet amant parfait dont, comme toutes les jeunes filles, j'avais rêvé bien souvent la venue.

« Nous voyageâmes. Le prince, avant

de regagner son royaume, voulait visiter des cours diverses. Partout, on l'accueillait noblement. Le plus souvent, je restais cachée dans le navire; mais, quelquefois, j'avais le caprice de descendre à terre; alors, vêtue en homme, je me confondais dans la troupe de ses pages. C'est ainsi qu'un jour j'appris avec quelque émotion que la princesse Ariane avait quitté, on ne savait comment, le palais de son père. Le bruit de cette fuite n'avait d'abord trouvé que des incrédules; mais il s'était confirmé de telle manière qu'aucun doute, aujourd'hui, n'était plus possible. On ajoutait que le père de la princesse, fidèle à son indifférence, ne s'était pas troublé le moins du monde en apprenant la fâcheuse nouvelle; il avait dit seulement que d'une mauvaise mère

ne pouvait naître qu'une fille ingrate ; la fugitive, avait-il déclaré, n'était pas digne d'être recherchée, et il avait ordonné, sous les peines les plus sévères, qu'on ne prononçât jamais son nom devant lui.

« Jugez, seigneur, de ce que j'éprouvai, en entendant ce récit, qu'un homme d'armes faisait devant moi, non, me sembla-t-il, sans y mêler quelque ironie. J'eus assez de force, pourtant, pour contenir mes larmes... Mais pourquoi m'attendrir ainsi sur mes douleurs ? Vous vous détournez. Ma plainte vous fatigue, et l'infortunée que je suis vous rebute !... Ah, que vois-je, seigneur? Vous pleurez ! »

Denys, en effet, n'avait pu maîtriser plus longtemps son émotion. Doucement

des larmes coulaient de ses yeux. Il s'agenouilla devant la princesse Ariane ; il lui baisa la main, et il dit :

« Daignez, princesse, m'apprendre la suite de vos aventures. »

Et il sut que, après bien des courses, et sans que rien, jusque-là, l'ait inquiétée, la princesse, avec celui qui se disait toujours son protecteur, avait abordé dans l'île, la veille au soir. Elle s'était endormie, confiante encore ; dans peu de jours, on atteindrait le pays du prince; elle y vivrait tranquille, et presque heureuse ; elle y oublierait la cruauté paternelle ; elle finirait, sans doute, par y goûter le vrai bonheur. Et elle s'était éveillée, seule, sur la plage farouche : à l'horizon, s'effaçait la galère aux voiles perfides.

« Princesse, dit le roi Denys, fiez-vous en ma parole ; un lâche vous a fuie : il n'est pas digne que vous le pleuriez. Le roi Denys est devant vous, et il jure de ne jamais vous abandonner. »

C'est ainsi que le roi Denys devint le fiancé de la princesse Ariane.

CHAPITRE V

De ce que le roi Denys enseigna aux insulaires.

Les peuples de l'île, bien qu'ils fussent encore presque sauvages, accueillirent sans haine le roi Denys et la princesse Ariane. Ils devinaient qu'on ne leur voulait aucun mal; ils se montrèrent même, dès l'abord, dociles aux enseignements qu'on leur fit, et ils n'eurent point à se repentir d'avoir été pacifiques et studieux.

Ces pauvres gens n'ignoraient pas seulement la vigne : ils ne connaissaient, des travaux de la campagne, que les plus rudimentaires, et ils n'avaient, pour les pratiquer, que de très mauvais instruments. Denys leur donna les plus précieuses leçons ; grâce à lui, l'île, bientôt, se couvrit de cultures. Et Ariane apprenait aux femmes des arts aimables qui leur convinssent. Les insulaires s'éprirent de ceux qui les instruisaient, et ils exigèrent que Denys régnât sur eux.

Rien ne manqua au bonheur de Denys le jour où il put épouser sa chère Ariane. Ce fut encore le bienheureux apôtre Thomas qui bénit leur union. Au cours d'un de ses voyages, il aborda dans l'île ; il fut tout joyeux de revoir Denys ; il institua une église ; il maria le roi et

la princesse, puis il repartit, allant où le guidait son ardeur à propager la foi.

Denys était heureux; Ariane était heureuse.

CHAPITRE VI

De la naissance de sainte Aphrodise et de son baptême.

L'année de leur mariage n'était pas révolue qu'un enfant leur naquit : une fille. Cette naissance combla la joie des souverains, et, à l'occasion du baptême de la jeune princesse, des fêtes grandioses furent offertes au peuple.

Pendant la cérémonie sacrée, les assis-

tants virent, dit-on, un spectacle merveilleux: au son de lyres et de flûtes étranges, la voûte de l'église s'ouvrit, et, dans une gloire, apparut Notre-Dame la Vierge, qui portait le fils divin ; des anges les entouraient. Un d'eux glissa sur un rayon de lumière et, arrêtant le geste de l'évêque, il versa lui-même l'eau sainte sur le front de la nouveau-née. Tous admiraient. Mais voici que l'ange ravit la princesse des bras de la reine Ariane et, avec une douceur suprême, le long du chemin étincelant, il la porta à l'enfant Jésus. L'enfant Jésus mit un baiser aux lèvres de la baptisée et il lui passa au doigt un anneau d'or, signifiant ainsi qu'il la prenait pour fiancée. L'ange rendit à la mère la petite, qui souriait. La vision s'évanouit. Tous s'é-

taient prosternés, et ils magnifiaient le Seigneur.

L'enfant royale avait reçu le nom d'Aphrodise.

LIVRE II

DES PREMIERS ACTES DE SAINTE APHRODISE

CHAPITRE I

De l'enfance d'Aphrodise.

La princesse Aphrodise grandit, et elle ne donnait au roi Denys et à la reine Ariane que des sujets de contentement. De jour en jour, elle devenait plus charmante ; et toutes les mères du royaume donnaient en exemple à leurs filles sa sagesse et sa piété, qui tenaient du miracle. Elle avait cinq ans à peine qu'elle savait toutes les prières rituelles, et en imaginait de nouvelles qui expri-

massent la force de sa jeune ferveur. Elle composait des hymnes pour Jésus. Souvent, la nuit, une colombe planait sur l'innocence de son sommeil.

Ses joues avaient l'éclat des lys et la fraîcheur des roses; sa chevelure était douce et blonde; ses yeux brillaient.

En tous ses actes, en tous ses gestes, elle gardait la modestie qui sied aux vierges.

Elle priait longuement, ou chantait les louanges de Dieu. Le temps que lui laissaient libre ses pieux exercices, elle l'employait à des aumônes, et à visiter les vieillards et les infirmes.

Elle atteignit l'âge de dix-sept ans. On n'eût pu voir au monde plus belle princesse. Mais le roi ni la reine ne songeaient à la marier : tous deux se rappe-

laient quel glorieux époux l'avait prise, à l'instant même où son front recevait l'eau du baptême ; jamais l'anneau miraculeux n'avait quitté le doigt d'Aphrodise ; aucun désir profane n'avait ému la princesse, et Denys, comme Ariane, était trop pieux pour donner à quelque mortel, et contraindre au sacrilège, la virginale épouse de l'époux immortel.

CHAPITRE II

Le songe que fit Aphrodise.

Une nuit, la princesse Aphrodise eut un songe.

Des hommes et des femmes erraient à travers des champs sauvages et des forêts perfides. Ils étaient vêtus de peaux grossières ; ils ne mangeaient guère que des racines ; leurs festins étaient de dévorer, crues, les bêtes frais écorchées; ils vivaient tristement, parmi les rapts, les viols et les meurtres; et, parfois, la peur

les agenouillait devant des pierres, étrangement taillées par la nature, et dont leur ignorance faisait des dieux.

Ce spectacle passa, et Aphrodise vit un roi et une reine qui chantaient joyeusement les louanges du Seigneur. Une jeune princesse était entre eux ; elle priait. Aphrodise reconnut son père et sa mère ; la princesse lui ressemblait.

Puis, ce furent, de nouveau, les peuplades misérables. Mais le roi Denys était au milieu d'elles, et les hommes féroces écoutaient sa parole. Déjà, leur aspect était moins sombre ; de vagues sourires éclairaient déjà leurs lèvres.

Enfin, aux yeux endormis d'Aphrodise apparut une vigne merveilleuse ; elle couvrait un vaste territoire, et chaque cep portait de lourdes grappes,

prêtes pour la vendange. Mais, auprès de la vigne, gisait Denys, sanglant, la tête coupée.

Tout s'effaça. Un ange se dressait; il parlait à la princesse Aphrodise :

« Aphrodise, souviens-toi que tu es l'épouse du Seigneur. Ta foi doit être active. Ton père, bien qu'il soit encore dans toute la force de l'âge, jouit paresseusement d'un facile bonheur. Prends garde qu'il ne défaille à sa tâche. Tu sais ce que le Seigneur attend de lui : c'est à toi de réveiller son pieux courage. Et ainsi tu entreras dans une noble voie, où tu trouveras la joie impérissable et le triomphe. »

Aphrodise, au matin, était plus belle et plus riante que jamais. La science de son devoir l'avait transfigurée, et celles

qui la servaient, quand elles pénétrèrent dans la chambre, sentirent qu'elles étaient en face d'une sainte.

CHAPITRE III

Comment Aphrodise décida le roi Denys à reprendre ses voyages.

Aphrodise alla trouver son père.

— Père, dit-elle, vous savez qu'il n'y a, dans cette île ni dans aucun des royaumes terrestres, personne qui vous chérisse et vous vénère autant que je fais. C'est à vous et à ma mère bien-aimée que je dois de ne pas ignorer les vérités divines, et à ma tendresse se joint une pieuse reconnaissance. Père, je m'incline

devant votre grande sagesse. Mais, cette nuit, un ange m'est apparu, et il m'a ordonné de venir à vous et de vous transmettre les ordres nouveaux du Seigneur.

— Eh quoi, ma fille, demanda le roi Denys, Dieu exige-t-il de moi plus que je n'ai fait encore?

— Regardez en vous-même, mon père. Etes-vous heureux?

— Comment ne serais-je pas heureux? J'ai la plus fidèle des épouses, j'ai la plus gracieuse des filles. Sous la garde de mon sceptre, un peuple nombreux prospère. Des moissons tranquilles, des vendanges radieuses enrichissent les campagnes. Ma fille, ma fille, comment ne serais-je pas heureux?

— Honorez-vous dignement le Seigneur?

— Chacun peut témoigner de ma piété. C'est au Seigneur que je rends tous les bienfaits dont je jouis. Je le glorifie par des prières et des cantiques, et il ne se passe pas d'heure où je n'humilie ma faiblesse et mon obscurité devant sa force et sa splendeur.

— O mon père, songez-vous qu'il y a des peuples qui l'ignorent ?

— Je les plains, et je souhaite que le jour luise bientôt où ils ne vivront plus séparés de leur créateur.

— Songez-vous, ô mon père, que ces peuples meurent de la misère où les tient leur ignorance.

— Hélas...

— Songez-vous, mon père, qu'un homme pourrait aller vers eux, un homme qui apporterait les paroles de réconcilia-

tion, un homme qui leur enseignerait les actes de paix et d'amour?

Le roi Denys baissait la tête. Un instant, il fut silencieux; Aphrodise vit qu'il réfléchissait : elle se tut.

Elle l'entendit murmurer :

« Faut-il donc que je quitte ce palais pour courir de nouvelles aventures? Faut-il donc que j'abandonne une femme chérie, une fille adorée, un peuple que j'estime? Faut-il donc qu'à mon paisible bonheur succèdent les fatigues, les luttes, les combats peut-être? »

Denys avait des larmes dans les yeux. Aphrodise priait.

Enfin, le roi releva le front. Son regard s'était affermi. Il ne pleurait plus. Il parla d'une voix assurée.

« Ma fille, j'ai compris ton discours, et

je vois maintenant ce que le ciel exige de moi : car c'est de Dieu même que tu es la messagère. Je connais tout mon devoir. Ma fidélité paresseuse ne satisfait pas le Tout-Puissant. J'irai donc vers ceux qui n'ont point encore entendu la parole sacrée, et je les enseignerai. Ma tâche sera féconde; je renonce aux paisibles jouissances où s'engourdissait mon courage. Demain, je quitterai ce palais où, du bonheur, je n'ai goûté, sans doute, que l'apparence. Je ne pleurerai pas, je ne gémirai pas : le vrai bonheur n'est-il pas d'aider au triomphe du Seigneur ? »

Aphrodise courut à son père. Elle l'embrassait avec ardeur.

« O mon père, disait-elle, vous m'avez écoutée, et le Seigneur, qui me guidait, a béni mon humilité. »

Denys passa le jour à se sanctifier. Vers le soir, il prit congé de la reine Ariane. La reine, toute sage qu'elle fût, ne put cacher sa douleur, mais elle ne songea même pas à détourner le roi de son projet. Lui ne faiblit pas.

Le lendemain, il partit. Il était joyeux. Aphrodise chantait à Dieu des cantiques de reconnaissance.

CHAPITRE IV

Du martyre de saint Denys.

On sut plus tard où Denys alla pour accomplir son apostolat. Il aborda dans les Gaules ; et, en compagnie de saint Martial, de saint Austremoine et de quelques autres pieux personnages, il y propagea la vraie croyance. Bientôt, quittant ses compagnons, il poussa vers le nord, et il subit un bienheureux martyre sur une colline qui fièrement domine la ville de Paris.

C'est grâce à saint Denys que les Gaules sont, plus qu'aucun pays du monde, riches en raisin. Les régions au delà de Paris, et qu'il ne visita point, sont demeurées impropres à la vigne, et les derniers ceps fleurissent au lieu même de sa mort.

LIVRE III

DE LA CAPTIVITÉ DE SAINTE APHRODISE

CHAPITRE I

Comment un roi voisin attaqua l'île où vivait Aphrodise.

Denys, en partant, avait confié la régence à la reine Ariane. De sages ministres la secondaient, et il arrivait souvent qu'Aphrodise, malgré son jeune âge, assistât aux conseils du royaume.

Pendant un an, l'île ne cessa pas d'être calme. Elle était, maintenant, parmi les plus riches du monde, et c'est en vain que l'étranger de passage y eût cherché

un pauvre. Aussi ses habitants devenaient-ils orgueilleux et se détournaient-ils peu à peu des voies divines. Ils ne rendaient plus au Seigneur tout ce qui lui est dû. Aphrodise en gémissait, et elle ne prévoyait que trop quels malheurs allaient fondre sur eux. Elle voulut les avertir ; les ingrats ne firent que la railler.

Ce fut leur prospérité même qui détermina leur chute. Des voyageurs avaient raconté combien l'île était devenue féconde ; ils avaient dit partout la gloire de ses vins. Non loin d'elle, il y avait une autre île, où régnait un roi farouche, prompt à la guerre, et qu'on redoutait pour sa cupidité. Ce prince avare, Dieu le choisit pour son fléau. Dès qu'il eut appris que Denys avait abandonné, à jamais

peut-être, et, du moins, pour de longues années, les soins du pouvoir, et les avait remis à une femme, il sentit que s'impatientait son ardeur conquérante; il arma une flotte ; il chercha au gouvernement de la régente Ariane la première chicane venue, et, un matin, des navires belliqueux investirent le port principal de l'île. Ce port était la clef de la ville que Denys avait instituée capitale de l'état. On ne put empêcher le débarquement de l'envahisseur, et bientôt la capitale fut étroitement assiégée.

Cet affront imprévu releva les courages populaires. Le roi ennemi commandait lui-même ses troupes. Il fut décidé qu'on lui opposerait une résistance vigoureuse. On fit des sorties héroïques, mais qui n'eurent pour effet que de priver la ville

de ses plus hardis défenseurs. On connut d'horribles souffrances; aux ravages des armes se joignirent ceux de la faim. Aphrodise, jour et nuit, s'humiliait devant le Seigneur; mais, hélas! elle savait ses prières inutiles, et elle devinait que la main divine ne protégeait plus un peuple trop oublieux de l'éternel devoir.

L'ennemi tenta des assauts. Le désespoir donna quelque force aux gens de la ville; des femmes même combattirent sur les remparts; on repoussa les assaillants. C'est alors qu'entrèrent en jeu les machines : des corbeaux démolirent les murs, des béliers ébranlèrent les tours; des balistes lançaient des dards d'une grosseur à peine concevable, et qui crevaient les toits; des catapultes jetaient d'énormes quartiers de roc, qui écrasaient

les maisons. A chaque heure, une brèche nouvelle s'ouvrait dans l'œuvre des fortifications ; des rues entières n'étaient plus bordées que de ruines.

CHAPITRE II

Comment Aphrodise se résolut à un acte important.

Un soir, Aphrodise alla sur les murailles désolées. Çà et là, des citoyens erraient, les yeux amers de larmes; la lutte avait été vaine: un assaut, maintenant, et l'ennemi entrait dans la ville. Le vainqueur serait féroce; ceux des vaincus qui échapperaient à une mort honteuse devraient subir l'ignominie de l'esclavage. Il y en eut qui tendirent vers Aphrodise des bras

suppliants, il y en eut qui l'insultèrent : pour les uns et pour les autres Aphrodise n'eut que de la pitié.

Elle s'arrêta au bord de la plus large brèche, — de celle que le lendemain, sans doute, choisirait le conquérant pour faire dans la ville une entrée triomphale. Elle était triste. Elle parla au Seigneur :

« Seigneur je sais combien vous devez détester la conduite de ce peuple. Il n'a pas eu la vertu de persévérer dans sa piété première ; il fut mauvais envers vous, envers vous qui n'êtes que douceur, que tendresse et que bonté. Seigneur, c'est avec justice que vous avez anéanti son orgueil. Mais, Seigneur, voyez maintenant sa misère : le châtiment n'est-il pas assez lourd ? Pour que soit satisfaite enfin votre colère, faut-il que tous ces hommes, faut-

il que toutes ces femmes périssent ? Avez vous besoin, Seigneur, de leur mort lamentable? Seigneur, Seigneur, épargnez-les! Ne voyez-vous pas qu'ils sont déjà revenus à vous ? Du poing ils se battent la poitrine, ils brûlent de se mortifier ; ils disent votre grandeur ; c'est vous, Seigneur, que loue ce peuple courbé dans la poussière ! Seigneur, pardonnez-lui, à jamais ! Et si, pour expier les péchés innombrables autrefois commis, il vous faut une victime, Seigneur, Seigneur, vous savez où la prendre ! »

C'était, autour d'Aphrodise, un gémissement unanime. Et un vaste sanglot monta vers le ciel :

« Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Aphrodise répéta :

« Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous! »

Tout à coup, une flèche siffla dans l'air. Quelque soldat invisible l'avait lancée. Elle tomba aux pieds mêmes d'Aphrodise.

On ramassa la flèche. Un billet y était attaché. On le tendit à la princesse.

Elle lut tout bas :

Princesse, demain j'entrerai en vainqueur dans votre capitale. Vous avez deviné, je pense, quel sort je réserve à vos sujets. Ces insolents ont osé me résister; j'ai dû perdre, devant leurs audacieuses murailles, un temps précieux : qu'ils n'attendent de moi nulle merci. Vous même, avec votre mère, viendriez m'implorer dans mon camp,

je ne leur ferais pas grâce. Vous êtes avertie, princesse; vous pouvez répéter à vos peuples ce message.

Il y avait une signature, celle du roi cruel, du victorieux. Il s'appelait Anquisée.

Aphrodise ne dit pas au peuple le contenu du billet. Elle le relut, et l'on vit que s'illuminaient ses yeux. Sans parler, elle revint au palais. Elle alla chez la reine Ariane. La reine était en larmes.

« Mère, s'écria la princesse Aphrodise, mère, ne pleurez pas. Vous m'accompagnerez, cette nuit même, dans le camp d'Anquisée. Il faut que nous sauvions le peuple que Dieu nous a confié; il ne faut pas qu'il souffre une mort injuste. J'entends en moi-même la parole de Dieu; je lui obéirai. »

CHAPITRE III

Les propos qu'échangèrent Aphrodise et Anquisée.

C'était une nuit pleine d'étoiles. Il semblait que le ciel voulût bénir celle qui se dévouait au salut d'un peuple.

Elle sortit du palais avec la reine Ariane. Elle sortit de la ville. D'un pas assuré, elle alla droit au camp de l'adversaire. Il fallait, parfois, qu'elle réconfortât la reine. Elle n'avait pas de larmes. Obéir à Dieu, n'est-ce pas la joie suprême?

Elles parvinrent à la limite du camp. Une sentinelle les arrêta. La voix impérieuse, Aphrodise lui dit :

« Soldat, va dire à ton maître que deux femmes sont ici — une reine et une princesse — qui veulent, sans attendre, être reçues par lui. »

L'ordre était si net que le soldat ne se le fit pas répéter. Il courut vers la tente royale. Il revint. Le roi Anquisée consentait à voir aussitôt la reine et la princesse.

« Conduis-nous, » dit Aphrodise.

La fermeté singulière de la princesse Aphrodise étonnait la reine Ariane. Elle, qui n'avait guère vécu qu'agenouillée au pavé des chapelles, qui se gardait de l'orgueil comme du plus grave des péchés, et dont les plus pieux admiraient

le maintien modeste, la voici qui savait parler à voix haute, et qui, sans que rien la troublât, commandait à autrui. Elle, qui n'allait jamais que vêtue d'humbles étoffes, le front et la chevelure voilés, la voici qui s'était couverte de soie et d'or; elle avait au cou et aux doigts des bijoux précieux. Ses cheveux, libres, étaient pareils à des rayons de lumière. Ses yeux brillaient.

Le soldat guidait à travers le camp Ariane et Aphrodise. On y avait déjà célébré la victoire du lendemain. Çà et là, des hommes ivres dormaient lourdement: ils n'avaient pas eu la force d'aller jusqu'à leur tente. D'autres, à des lueurs fumeuses, jouaient à des jeux de hasard: certains engageaient déjà leur part de butin. Et Aphrodise s'attristait que les

vainqueurs de la ville manquassent à ce point de noblesse.

« C'est ici, » dit le guide.

Il écarta la toile d'une large tente, décorée d'étendards. La reine et la princesse entrèrent.

Anquisée était étendu sur des coussins précieux. Il avait quitté son armure. Il buvait du vin parfumé. Il ne prit la peine de saluer la reine ni la princesse.

« Ainsi, s'écria-t-il d'un ton moqueur, vous êtes venues toutes les deux ! Je vous tiens, là, dans ma tente! C'est merveilleux !

— Oui, merveilleux, » murmura Aphrodise.

Anquisée fit un grand éclat de rire, et s'adressant, cette fois, à la princesse seule, il reprit :

« Mais tu n'as donc pas lu mon message?

— Roi, répondit Aphrodise, d'une voix très calme, j'ai lu ton message.

— Ne t'y disais-je pas que tes prières seraient vaines?

— Roi, les paroles d'une femme ne sont jamais vaines. »

Aphrodise était si grave qu'Anquisée tressaillit. D'ailleurs, il eut tôt fait de se remettre, et il affecta de devenir plus insolent :

« Les voix qui implorent m'ennuient. Je n'aime que les chansons joyeuses ; les dieux ne m'ont pas donné la force pour que je me plaise à entendre des paroles doucereuses. Je suis rude, et je suis fier de ma rudesse. Je ne suis pas de ceux que séduisent de petites mines langou-

reuses; je ne me laisse point émouvoir par les manières fades. Je suis brave, je n'aime pas les lâches. Je n'ai jamais connu la défaite, il faut qu'on m'obéisse. Ce que j'ai résolu doit s'accomplir. J'ai décidé que le peuple mourrait; il mourra... »

En parlant, Anquisée avait fixé Aphrodise. Il se tut un très court instant, puis il répéta, le ton moins hautain :

« Il mourra... il mourra. »

Un faible sourire éclaira les lèvres d'Aphrodise. Elle dit :

« Ne crois pas, roi, que je sois venue t'implorer. Je sais qu'on ne te fléchit point; tu restes sourd à toutes les prières ; ta cruauté fait ta gloire. J'ai voulu seulement voir l'homme le plus farouche qui soit au monde.

— Bois, » dit brusquement Anquisée.

Et il tendit à Aphrodise une coupe de vin. Elle la but toute.

« Ceci me plaît, » dit Anquisée.

Il regarda longuement Aphrodise. Il reprit :

« Princesse, on ne t'a peut-être jamais dit que tu es belle. Je te le dis. Tu es belle. Et je suis franc, moi : je suis soldat.

— Roi, je sais que je suis belle. »

Anquisée se leva. Il fit un pas vers Aphrodise.

« Ta voix ne ressemble pas à la voix des autres femmes, dit-il. Elle n'a pas de ces accents timides qui découragent. »

Et, après un silence :

« Chante, » ordonna-t-il.

Aphrodise chanta.

Elle chanta un hymne rauque, qui disait la fierté des conquérants. Ils s'en vont par les bois; ils saccagent les moissons; où passent leurs chevaux, l'herbe ne pousse plus; les trompettes exaltent jusqu'au ciel l'éclat de leurs victoires, et la pourpre levée de leurs glaives efface la pourpre des soirs.

« J'aime ton chant, dit Anquisée. Danse. »

Aphrodise dansa.

La danse d'Aphrodise était sauvage. La princesse tournait rapidement, ou bien elle semblait quelque guerrière qui courait à l'ennemi. Elle rythmait ses pas par des cris de bataille, et ses bijoux s'entrechoquaient avec des cliquetis d'armes.

« J'aime ta danse, dit Anquisée.

— Bois, » dit Aphrodise.

Et elle tendit au roi une coupe de vin.

Anquisée criait :

« Je suis heureux que tu sois venue, ô guerrière. A te voir, à t'entendre, j'ai gouté un plaisir souverain. Je suis heureux. »

Il vida encore une coupe de vin. Il répéta :

« Je suis heureux. »

Il buvait coupe sur coupe. Et il répétait :

« Je suis heureux... Je suis heureux. »

Il ajouta :

« Tu m'as plu, belle princesse, tu m'as plu, mais je ne veux pas que tu me croies faible. Oui, je suis fort, je suis farouche ; je conquerrai toute la terre ; il faut que j'aie de nombreux soldats ; et c'est pour

cela, tu m'entends bien, pour cela seulement que je ne massacrerai pas tes anciens sujets ; je n'ai pas d'autre raison de les épargner ! »

Il se vautrait sur les coussins :

« Oui, les misérables, je leur apprendrai à êtres braves ! J'en ferai des soldats courageux, je le jure ! »

Aphrodise entendit le serment d'Anquisée. Elle dit à la reine :

« Venez, ma mère. »

Elle sortait de la tente ; elle se retourna vers Anquisée, et, gravement :

« Roi, redit-elle, les paroles d'une femme ne sont jamais vaines. »

Anquisée revint à lui. Il bondit.

« Femme, s'écriait-il, tu m'as dupé ! J'ai juré stupidement d'épargner ton peuple ! Il faut bien, si je veux éviter la

colère des dieux, que je tienne mon serment ! Mais tu payeras chèrement ta ruse ! »

Il était furibond. Il appela des hommes.

« Qu'on enchaîne ces femmes. Je les attacherai à mon char de triomphe. »

Aphrodise et Ariane furent enchaînées aussitôt. On les enferma dans une tente qui fut étroitement gardée.

C'était le petit jour. Aphrodise vit que sa mère pleurait. Elle, sourit doucement.

« Ne pleurez pas, ma mère. Ne fallait-il pas que des victimes expiassent les crimes de la ville? Que le Seigneur soit béni de nous avoir élues ! »

CHAPITRE IV

Du triomphe d'Anquisée.

Anquisée prit possession de la ville. Quoi qu'il en eût, il fut fidèle au serment qu'il avait juré dans un moment d'ivresse : il craignait ses dieux. Il laissa pour gouverneur de l'île conquise un de ses généraux, puis il regagna sa patrie.

Ariane et Aphrodise étaient enchaînées sur le vaisseau royal. Elles ne se plaignaient pas de leur sort. Aphrodise même chantait au Seigneur des hymnes

de reconnaissance ; elle baisait des chaînes qui lui semblaient légères. Parfois Anquisée entrait dans le réduit qui servait de prison à la princesse et à sa mère ; il avait aux lèvres des rires d'insulte ; mais les captives n'y prenaient pas garde ; Aphrodise ne le voyait ni ne l'entendait ; c'était Dieu qu'elle écoutait, c'était Dieu qu'elle contemplait.

Un messager rapide avait averti de la nouvelle victoire les sujets d'Anquisée ; et il avait bien fallu qu'on préparât au guerrier invincible une réception triomphale. Lui ne voulut pas que fût épargné aux prisonnières le traitement infâme dont il les avait menacées. Elles durent paraître dans le cortège vêtues des plus grossières étoffes, et liées par les mains au char du vainqueur. A leur passage,

beaucoup de femmes, et quelques hommes, eurent des larmes furtives.

Aphrodise était toute souriante ; elle suivait le char, étrangère à ce qui l'entourait. Les anges jouaient pour elle, sur les harpes sacrées, des mélodies impérissables. Au ciel, planait une colombe.

Le soir, on les conduisit toutes les deux à la plus grosse tour des remparts, et on les y enferma dans le plus sombre et le plus étroit des cachots qu'on put trouver. Mais une lumière miraculeuse les éclairait dans leur prison.

CHAPITRE V

D'une entrevue qu'eurent Aphrodise et Anquisée.

Un jour, la porte du cachot s'ouvrit. Les prisonnières en furent toutes surprises : depuis plusieurs mois que durait leur captivité, jamais encore cette porte n'avait bougé. Une petite ouverture y était pratiquée, par où elles recevaient leur maigre nourriture.

La porte s'ouvrit. Un homme, brillamment vêtu, était sur le seuil.

« Princesse, dit-il, le roi veut s'entretenir avec vous. Il m'a ordonné de vous conduire à lui. »

Aphrodise pleura.

« Pourquoi, s'écria-t-elle, me ravir à la bonne solitude où, d'une lèvre tranquille, je priais le Seigneur? Pourquoi m'emmener vers le monde, vers l'alarme, vers la vanité? Mes yeux voyaient la lumière : pourquoi m'entraîner vers la ténèbre? »

L'homme ne répondit pas. Il prit Aphrodise par le bras.

« Adieu, ma mère, » dit Aphrodise à la reine Ariane.

Aphrodise se dégagea. Longuement, elle embrassa sa mère. Il semblait qu'elle lui donnât un dernier baiser.

« Allons, venez, madame, répétait le

messager. Le roi s'impatientera. Venez, venez! »

Il avait l'aspect farouche, et pourtant il ne pouvait faire autrement que de témoigner quelque respect à la princesse.

Elle sortit du cachot. Elle suivit son guide. Ils arrivèrent à la chambre d'Anquisée. Aphrodise resta seule avec le roi.

« Te voilà donc, dit Anquisée. J'ai voulu te revoir. »

Il la contemplait. Il murmura :

« Elle est toujours aussi belle. Les souffrances auxquelles je l'ai soumise n'ont pas détruit la merveille de son visage. Les pleurs n'ont pas terni l'éclat de ses yeux. Oh, quand elle va chanter... quand elle va danser... »

Il cria :

« Chante.

— Seigneur, chanta Aphrodise, la voix très douce, les yeux au ciel, Seigneur, ramenez au bercail la brebis égarée! Seigneur, c'est en disant vos louanges que je veux vivre et que je veux mourir! »

Anquisée l'interrompit :

« Ce n'est pas cela que tu dois chanter. Non ! Ce que tu dois chanter, c'est l'hymne de guerre, l'hymne à la gloire des forts. »

Elle reprit :

« Seigneur, vous qui avez créé le ciel, vous qui avez créé la terre, vous qui êtes mort sur la croix des criminels pour nous laver de nos péchés, vous qui triomphez par vos apôtres, Seigneur, ayez pitié de ceux qui vous ignorent ! »

Anquisée bondit :

« Assez, assez ! je ne veux pas entendre

des paroles impies et lâches ! Je suis grand et fort, il faut célébrer ma grandeur et ma force. »

Il se calma un peu.

« Aphrodise, rappelle-toi la chanson que tu m'as dite, là-bas, quand tu es venue dans ma tente. Depuis que je t'ai vue, si hardie, si victorieuse, Aphrodise, je ne t'ai pas oubliée. Je ne puis pas t'oublier. Ton souvenir me hante. Comme cette nuit-là, chante... chante... et danse... »

Elle se taisait.

« Aphrodise, j'ai eu tort, peut-être, de te soumettre aux rigueurs de l'étroite prison. Tu as souffert. Mais j'ai souffert, moi aussi... j'ai souffert plus que toi. Je te revoyais, toujours, je t'entendais. J'ai dû te faire venir, pour te revoir vraiment,

pour t'entendre vraiment. Que faut-il que je te donne, afin que tu me chantes l'ancienne chanson? »

Elle se taisait encore.

« Aphrodise, Aphrodise, n'as-tu donc pas deviné que je t'aime? Oui, je t'aime, je t'aime misérablement! Aphrodise, je te désire... Je veux ta chair... Les chaînes l'ont meurtrie, la douleur l'a abattue... rien ne l'a flétrie... Je veux ta chair, ta chair de vierge, ta chair de guerrière... Aphrodise, il faut que je t'aie! »

Anquisée était hideux. Le désir l'affolait. Il voulut prendre Aphrodise. Elle leva le bras. Anquisée, tout à coup, se sentit les pieds cloués au sol. Il hurla:

« Malheureuse, malheureuse! je saurai te contraindre à m'appartenir! »

Il appela des gardes.

« Là, sous cette fenêtre, qu'on apporte un billot et une hache! Qu'on tire de sa prison la reine Ariane! Qu'on l'amène près du billot! »

Les gardes sortirent.

« Aphrodise, tu te refuses à moi. Tu vois quel supplice tu prépares à ta mère! »

Anquisée fut obéi. Tout était prêt pour le supplice d'Ariane. Résignée, la reine s'agenouilla devant le billot. Le bourreau leva la hache.

« Attends, » lui ordonna le roi.

Et, se tournant vers Aphrodise qu'on maintenait près de la fenêtre :

« Ta mère va mourir, toi seule peux la sauver. Sois à moi.

— Mère chérie, dit Aphrodise, mère bien-aimée, vous êtes heureuse. Le temps

de vos épreuves est fini. Vous allez contempler l'Eternel face à face. Déjà, les anges vous tendent la palme divine ; le ciel vous accueille avec joie ; autour de vous, il y a comme un grand sourire. Allez, ma mère, allez au paradis. Vous êtes heureuse, ma mère, et je vous envie. »

Anquisée fit un signe. La tête d'Ariane tomba. Aphrodise entendit les anges qui saluaient la martyre.

CHAPITRE VI

D'une nouvelle entrevue qu'eurent Aphrodise et Anquisée.

Aphrodise, maintenant, était seule dans la prison. Et pourtant, elle n'avait que des sourires. Elle pensait que le temps de sa mort approchait. Bientôt, elle serait délivrée des ennemis terrestres ; comme sa mère, elle irait dans la béatitude. Souvent, elle regardait l'anneau que, depuis son baptême, elle avait au doigt ; elle le baisait. Et elle sentait que le Seigneur l'avait élue parmi les élues.

Et voici qu'un matin la porte s'ouvrit encore. Cette fois, Anquisée lui-même était là.

« Princesse, dit-il, tes refus m'ont réduit en un piteux état. J'ai perdu ma vaillance. Le monde ne s'effare plus à la rumeur de mes victoires, et mes peuples se révolteraient que je ne saurais plus, peut-être, les châtier. Toi seule rehausseras mon courage. Tu sais ce que j'exige. »

Il s'arrêta, comme honteux. Il reprit :

« Tu sais ce que je veux de toi. »

Il hésita. Le silence d'Aphrodise le déconcertait. Enfin, il dit, presque balbutiant :

« Princesse, je te demande de m'obéir. »

Il attendit la réponse d'Aphrodise. Il n'avait plus cette mine victorieuse qui

jadis le rendait si terrible à voir. Une autre que la pieuse Aphrodise l'aurait raillé sans doute et se serait enorgueillie. Elle n'éprouva qu'une muette pitié.

« Tu ne me réponds pas. Eh bien, écoute. Je te donnerai ce que nulle femme n'a obtenu de moi, jusqu'ici. Tu auras la royauté. De toi, je ferai ma reine. Tu seras mon épouse. »

La princesse ne put retenir des éclats de rire. Elle qu'en un jour sacré Jésus s'était donnée pour épouse, un soldat vulgaire, tout souillé de sanglantes conquêtes, prétendait la conquérir ! Elle rit ; mais, aussitôt, elle en eut du repentir : elle devait plaindre Anquisée de sa funeste erreur, et elle soupira.

Anquisée continua :

« Réponds, réponds! Veux-tu être mon épouse? »

La voix ferme, elle répondit :

« Non. »

Anquisée ne se contint pas plus longtemps. Sa colère fut terrible. Il s'emporta jusqu'à frapper Aphrodise. Il avait un poignard à la ceinture; il le tira de sa gaîne. Mais sa première fureur tomba; il reprit quelque sang-froid, et, d'un ton bref, il dit:

« Il ne conviendrait guère que j'accomplisse la tâche qui revient au bourreau. »

D'une main brutale, il ferma la porte. Aphrodise ne doutait plus maintenant qu'eût lui le jour de sa mort.

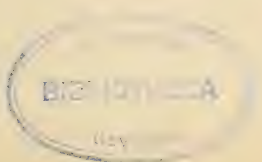
CHAPITRE VII

Ce qu'ordonna Anquisée.

L'amour d'Anquisée pour Aphrodise s'était tourné en haine. La mort seule, lui semblait-il, châtierait dignement les constants dédains de la princesse. Il fit appeler le bourreau.

« Ami, dit-il, il faut qu'avant la chute du soleil soit morte la princesse Aphrodise. Je t'abandonne le soin de choisir son supplice. Va ! »

Le bourreau sortit. Anquisée était triste. Il réfléchissait.



« Elle va mourir, elle va mourir... je ne la verrai plus... plus jamais... Pourquoi ne l'ai-je pas frappée moi-même? Serais-je lâche, maintenant? Non... j'ai ordonné sa mort... Elle va mourir. »

Il eut un sanglot. Ses courtisans entraient. Ils l'entendirent qui murmurait:

« Elle va mourir... mourir. »

Et les courtisans virent Anquisée, l'homme insensible, qui pleurait.

CHAPITRE VIII

Comment agit le bourreau.

L'homme marchait pensivement. Il tenait Aphrodise par la main. Il était on ne peut plus embarrassé; le roi lui avait laissé le choix du supplice dont mourrait la condamnée : qu'allait-il faire? Nul mieux que lui ne savait trancher une tête, allumer un bûcher, préparer un nœud coulant; mais il avait l'âme simple : il fallait qu'on lui désignât quelle mort infliger au coupable qu'on lui livrait. Le roi avait dérogé à la coutume: d'un hon-

nête exécuteur il avait fait un juge. L'homme était perplexe.

Une idée lui vint, tout à coup. Pour qu'on la traitât contrairement à toutes les règles, Aphrodise n'était pas une criminelle vulgaire : il était juste qu'elle ne mourût pas d'une mort ordinaire. Et le bourreau l'emmena vers la mer.

Sur la plage, brusquement, il la fit se coucher ; il lui lia les pieds et les mains ; il lui mit un bâillon dans la bouche ; il voulut lui bander les yeux. Le regard d'Aphrodise était doux comme le ciel au printemps.

Le bourreau vit le regard d'Aphrodise. Il réfléchit un peu, et il ne banda pas les yeux de la princesse ; il ôta le bâillon, il délia les mains et les pieds. Il aida la patiente à se relever.

Une barque était là, sur le sable. Craintivement, l'homme y fit entrer Aphrodise; il la poussa dans les flots. Elle vogua vers le large.

« Après tout, pensait-il, elle n'a rien à boire, rien à manger; la barque n'a ni voiles ni avirons; que la moindre bourrasque se produise, elle est engloutie. J'ai fait mon devoir. »

Il se rassurait :

« Oui, oui, j'ai fait mon devoir, tout mon devoir. »

LIVRE IV

DU MARTYRE DE SAINTE APHRODISE

CHAPITRE I

En quelles contrées Aphrodise arriva.

Les pêcheurs s'étaient groupés sur le rivage. A leurs cris, à leurs signes, les femmes accouraient des cabanes; et tous regardaient avec admiration la mer, verte et bleue, que plissaient seulement quelques petites vagues argentées.

« C'est une barque qui vient ici sans que rien la dirige.

— Dans la barque il y a une femme.

— Oui... oui.

— Elle dort. »

La barque approchait.

« C'est vrai. La femme dort !

— Elle est jeune.

— Elle est belle.

— C'est une déesse, cria une pêcheuse.

— Oui, oui, répétèrent-ils tous. C'est une déesse ! C'est une déesse ! »

Le flot porta tranquillement la barque sur la plage. Aphrodise ouvrit les yeux ; elle sourit à l'assemblée des pêcheurs et des pêcheuses.

« Amis, dit-elle très doucement, je vous salue.

— Déesse, dit un vieillard, daigne nous être propice. »

Aphrodise eut un geste d'étonnement, et elle reprit :

« Je ne suis pas une déesse, je ne suis

qu'une humble mortelle, la plus humble parmi celles qui confessent la gloire du Dieu unique, tout-puissant, qui voit tout et qui est partout, qui est le Père, et qui est le Fils, et qui est le Saint Esprit. C'est en son nom que je vous salue, c'est en son nom que je vous prie de me saluer. »

Le vieillard lui répondit :

« Nous ne connaissons pas le Dieu dont tu nous parles ; mais s'il t'envoie parmi nous, il est, sans nul doute, un Dieu bienfaisant, et c'est en son nom que nous avons la joie de te saluer. »

Tous s'inclinèrent devant Aphrodise, et le vieillard ajouta :

« Voici ma compagne, celle qui, depuis d'innombrables années, a partagé mes plaisirs et mes peines. Veux-tu,

bienheureuse, accepter l'hospitalité de notre demeure ? »

Il désignait une femme, courbée un peu par l'âge, mais dont les traits avaient gardé l'air avenant et doux. La vieille dit :

« Oui, madame, venez embellir de votre jeunesse, de votre grâce notre pauvre cabane.

— J'irai, » répondit Aphrodise.

Et, entre le vieux et la vieille, elle s'éloigna de la mer, tandis que la foule répétait :

« Nous te saluons, nous te saluons, ô belle qui es née de la mer ! »

Au ciel, vola une colombe.

CHAPITRE II

De la vie nouvelle d'Aphrodise.

Aphrodise vivait tranquille et pure dans la maison du vieillard. Elle comprenait maintenant pourquoi le ciel l'avait sauvée de la mort; elle enseignait aux pêcheurs les vérités de la foi; l'hôte et l'hôtesse furent les premiers qu'elle réussit à convertir.

Sa vie avait beau être des plus modestes, sa renommée se répandit bientôt par la contrée. Jamais ne s'était vue

jeune fille si belle, si sage; et, des villages voisins, on venait l'entendre, on venait la consulter. Des hommes s'éprirent de son charme; il y en eut qui s'enhardirent jusqu'à lui déclarer leur amour. Elle les plaignit.

Un pâtre, nommé Adon, et de qui l'on vantait la bonne mine, fut plus pressant que les autres, plus téméraire. Aphrodise dut lui défendre de paraître devant elle; il en conçut un vif chagrin, et, un jour qu'il chassait, il fit en sorte qu'un sanglier le blessât mortellement. Aphrodise s'affligea fort d'un tel crime, et souvent elle priait le Seigneur d'avoir quelque indulgence pour le misérable Adon.

CHAPITRE III

Du roi Jovien et de ses fils.

Le roi Jovien régnait sur le pays. On le disait assez brave homme, mais on ajoutait qu'il était, parfois, d'une insupportable vanité; en outre, il était fort galant, et il aimait que ses sujets se racontassent, avec quelque mystère, ses aventures amoureuses. Dès qu'il était féru d'une belle, pour en approcher, il n'était point de ruse qu'il n'employât, il n'était point de déguisement auquel il

n'eût recours. C'est ainsi que, pour triompher de la femme d'un de ses généraux, occupé à des combats lointains, il ne s'était pas contenté de vêtir des habits tout semblables à ceux du mari ; il se fit composer, par un habile homme, une perruque et une barbe qui imitaient à la perfection le poil du guerrier, de sorte que la dame, qui était fort vertueuse, le reçut avec joie dans son lit, et sans se douter du crime qu'elle commettait. Il lui arriva même, pour parvenir auprès d'une jeune fille qu'il avait remarquée, de s'affubler de la dépouille d'un taureau et d'aller à quatre pattes, imitant, du mieux qu'il pouvait, la démarche et les cris de l'animal.

Ce roi singulier avait deux fils légitimes, le prince Ifast et le prince Arée.

Il n'y avait, entre les deux frères, aucune ressemblance, ni de corps, ni d'esprit. Le prince Arée avait la prestance avantageuse ; il était grand, vigoureux, régulier de visage; il se plaisait aux exercices du soldat; dompter le cheval le plus sauvage n'était qu'un jeu pour lui ; il avait vaincu dans des tournois les plus illustres maîtres de la lance et de l'épée, et, au fort des plus terribles batailles, il ne faisait que rire. Il méprisait, d'ailleurs, les travaux de l'intelligence, mais, de temps à autre, il ne dédaignait pas de courtiser une femme, qu'elle fût reine ou paysanne. Le prince Arée était un guerrier accompli.

Le prince Ifast était boiteux et difforme; son nez trop court, ses yeux trop enfoncés, sa bouche trop large lui composaient une

figure ingrate. On n'avait pu lui cacher longtemps, à la cour, l'effet fâcheux que produisait sa vue. Les uns n'avaient pas su déguiser leur pitié, les autres, plus nombreux, leur méchanceté. Aussi fuyait-il le monde. Son ridicule s'accroissait de ce qu'il n'avait de goût que pour des amusements indignes d'un prince. Il aimait plus que tout l'art du forgeron ; il s'en était épris au point de le pratiquer lui-même, et, au fond du parc royal, dans une grotte, il avait établi une vaste forge ; là, étaient réunis d'habiles ouvriers, qui l'aidaient à fabriquer des armes et des vases. Jovien avait souri de la fantaisie étrange de son fils. Ifast allait, parfois, visiter les plus humbles familles ; la conversation des gens de métiers, disait-il, l'instruisait ; et l'on ne

doit pas s'étonner que, malgré le peu d'estime où le tenaient ses pairs, il fût, assez vite, devenu populaire.

CHAPITRE IV

De ce qu'éprouva le prince Ifast quand il vit Aphrodise.

Aphrodise ne demeurait pas depuis longtemps chez ses hôtes qu'elle les avait entendus parler du malheureux Ifast. Ces bonnes gens vantaient, non sans s'attendrir, les vertus du prince disgracié. Et, elle ne savait trop pourquoi, Aphrodise pensait que, le jour où elle le verrait, elle sentirait pour lui quelque amitié.

Ce jour vint. Ifast passa par le village

maritime où vivait Aphrodise. Il entrait dans les cabanes, il s'informait des gains et des pertes de chacun; et il faisait de larges aumônes à ceux que n'avait pas favorisés la fortune.

« Bientôt, disait-il à tous, vous ne craindrez plus que vos filets soient crevés par de trop belles pêches. J'ai trouvé l'art de filer et d'assouplir le métal, et je vous forgerai des engins si solides que vous y prendrez des poissons d'une grosseur et d'un poids miraculeux. »

Il vit Aphrodise. Il fut ébloui de sa grâce; il demanda au vieillard comment il l'avait recueillie. Il sut qu'une barque merveilleuse l'avait amenée sur cette plage.

Ifast et Aphrodise échangèrent quelques paroles. Aphrodise n'avait pour le

prince que des mots aimables et doux. Elle n'avait, aux lèvres, aucune ironie, dans les yeux, aucune tristesse. Ifast la quitta, songeant que, pour la première fois depuis qu'il était au monde, il avait connu un bonheur où ne se mêlât pas d'amertume.

Dès son retour au palais, il sollicita de son père une audience. Jovien le reçut.

« Mon père, dit Ifast, le hasard, aujourd'hui même, m'a mis en face de la femme à qui je devrai, je le sens, la joie de ma vie. »

Il ne dissimula au roi rien de ce qu'il savait d'Aphrodise ; et il déclara qu'il n'aurait de repos qu'après l'avoir épousée.

Pendant tout le discours d'Ifast, Jovien n'avait cessé de sourire.

« Vous, Ifast, vous, amoureux ! s'é-

cria-t-il. Dès demain, nous verrons celle que vous avez choisie. Ce ne peut être qu'un miracle de jeunesse et de beauté. Allez! »

Ifast sortit. Jovien haussa les épaules.

« Quelque laideron, » murmura-t-il entre ses dents.

Le lendemain, des officiers du roi vinrent au village chercher Aphrodise. Elle les suivit. Le vieux et la vieille pleuraient.

« Je ne sais, leur dit-elle, à quoi m'appelle la Providence. Mais, où que j'aille, quoi que j'endure, ô mes hôtes, je suis sûre, en ce monde ou dans l'autre, de ne pas vous oublier. »

Les officiers conduisirent Aphrodise au palais du roi Jovien.

CHAPITRE V

Ce que dit le roi Jovien.

« Je ne puis, mon fils, que vous complimenter, disait au prince Ifast le roi Jovien. La fiancée que vous vous êtes choisie, bien que son origine soit douteuse, est digne d'être princesse, et sa beauté ne sera pas une des moindres parures de ma cour. Epousez-la vite, et soyez heureux. »

Il ajouta, de l'air le plus sérieux qu'il put garder :

« Un conseil, pourtant, mon cher fils. Veillez sur votre femme. Elle est faite à ravir les plus délicats, et vous... Je ne vous en dis pas plus long. Veillez sur votre femme. »

Ifast quitta son père. Il était joyeux. Clopin-clopant, il alla prendre Aphrodise ; il la pria de le suivre, mais il ne voulut rien révéler du dessein qu'il avait et, ignorante de la destinée qu'on lui réservait, Aphrodise obéit. Les prêtres des faux dieux bâclèrent, pour la marier au prince, une cérémonie où elle ne comprit ni geste ni parole. Puis Ifast l'emmena dans ses appartements.

CHAPITRE VI

De la contenance qu'eut Aphrodise quand elle fut avec le prince Ifast.

Ifast se jeta aux pieds d'Aphrodise.

« Madame, dit-il, excusez un téméraire... non... un lâche. Ma témérité ne vient que de ma lâcheté. Je sais toute la bassesse de ma conduite. Mais je craignais tant vos mépris que j'ai hâté la cérémonie de notre mariage.

— Eh quoi, seigneur, demanda Aphrodise, sommes-nous mariés ?

— Ah, madame, reprit Ifast, ne vous en doutiez-vous pas ?

— Non, seigneur ; je ne connais pas les rites de vos cultes. Le Dieu à qui j'appartiens, le seul maître de la terre et des cieux, le Dieu juste, le Dieu vrai les ignore.

— Eh bien, dit Ifast, vous êtes ma princesse. Me pardonnez-vous ? »

Aphrodise n'eut pas d'hésitation. Elle répondit :

« Je vous pardonne. Vous n'aviez que des intentions pures, je le devine. Vous n'êtes pas, comme le farouche Anquisée, la proie des désirs violents. Je vous pardonne, prince. »

Ifast se releva. Aphrodise reprit :

« Ne croyez pas, seigneur, que notre union vaille aux yeux du seul être qui

voie. Elle vaut d'autant moins que, dès l'instant du baptême, lui-même, en la personne adorable de son fils, m'a élue pour épouse; je ne puis avoir aucun époux ici-bas. Renoncez donc, prince, à de vaines espérances.

— Ah, madame, s'écria le prince, qu'exigez-vous d'un malheureux qui vous adore?

— Oubliez votre amour, seigneur : il est sacrilège.

— Hélas! soupira Ifast, je n'éprouve, à vous écouter, qu'un douloureux étonnement.

— Bientôt vous comprendrez mes paroles et mes actes. Je me ferai votre institutrice, et j'ouvrirai vos regards aux vérités divines. Fiez-vous en moi, comme je me fie en vous. Car, si je refuse la

dignité que, selon vous, je devrais agréer, j'accepte, du moins, que vous soyez mon défenseur. Vous me protégerez contre les entreprises d'une cour perverse. Et je vous le dis, seigneur, soyez fier du rang où je vous élève. Vous êtes mon frère, je suis votre sœur. »

Le prince Ifast s'inclina devant Aphrodise, et il dit :

« L'éclat de votre visage est trop pur pour que l'on ne croie pas aveuglément en vous. Je vous obéirai, madame. »

CHAPITRE VII

De la réception qu'on fit au prince Arée.

Aphrodise s'était donné pour tâche d'enseigner à Ifast la douceur des vraies croyances. Ifast était ravi des splendeurs qu'on lui révélait. Et le roi Jovien se demandait comment celle qu'il pensait sa bru pouvait, étant belle, garder à un estropié malchanceux une étroite fidélité. Il ne voyait point la princesse aux fêtes de la cour, et la seule jalousie du prince,

jugeait-il, la contraignait à cette attitude singulière.

Arée était absent de la capitale; il faisait dans le royaume un voyage militaire, pour vérifier l'état des garnisons et la tenue des régiments. Un messager vint, qui annonça son retour comme prochain; et le roi, qui ne voulait perdre aucune occasion de réjouissances, ordonna qu'une réception magnifique fût préparée à celui de ses fils qu'il aimait le mieux. Cette fois, il fallut bien qu'Ifast et Aphrodise sortissent de leur retraite, et accompagnassent le roi à la rencontre du prince Arée.

Il parut. Sa cuirasse était d'or et il avait un casque glorieux, empanaché de plumes somptueuses. Il montait un cheval robuste et léger, de robe noire, et qu'il

faisait caracoler à merveille. On l'acclamait. Il saluait les hommes de la main; il lançait aux plus jolies femmes des œillades polies; elles en étaient flattées.

Le roi Jovien accueillit son fils avec une amitié majestueuse. Le prince Ifast fut, à son ordinaire, quelque peu réservé.

« Je vois, mon frère, dit Arée, que le mariage ne vous a guère changé le caractère. Et pourtant, si j'ose, par les attraits du corps, juger des grâces de l'esprit, ma sœur est de celles qui apprivoiseraient le plus redoutable sauvage. »

Il regardait Aphrodise, et sourit lui-même de la galanterie qu'il avait dite. Aphrodise rougit modestement, et s'inclina; Ifast se renfrogna, et Jovien eut un signe d'approbation.

CHAPITRE VIII

Comment le prince Arée put rendre visite à la princesse Aphrodise.

Arée avait toujours vu les dames du plus haut rang se soumettre à ses caprices amoureux : elles se croyaient honorées, les malheureuses, d'en être les victimes. Il pensait que, pas plus que les autres, Aphrodise ne lui résisterait : il se sentait, pour la princesse, un goût qui n'avait rien de fraternel. Mais, chaque fois que le hasard les faisait se rencontrer, Aphro-

dise baissait chastement les yeux, et elle ne répondait que par un mot bref aux flatteries qu'Arée ne manquait pas de lui adresser. D'ailleurs, les rencontres entre eux étaient rares, Aphrodise vivant solitaire ; et, quand Arée s'était présenté chez elle, elle avait su éviter de le recevoir.

Arée se piqua au jeu, d'autant plus que les jeunes officiers dont il faisait sa plus chère compagnie le raillaient un peu de ses déconvenues répétées. Il fit donc tenir à la princesse la lettre que voici :

Je ne sais pourquoi, ma sœur, vous semblez fuir les occasions que vous auriez de vous entretenir avec moi. Je crains qu'une réputation qu'on m'a faite à la cour et qui est, j'en conviens,

assez fâcheuse, ne m'ait nui dans votre pensée. Détrompez-vous, ma sœur : je ne suis pas l'homme dangereux, l'homme importun qu'on vous a dit ; et gardez-vous de croire que votre frère perde rien, en votre présence, du respect qu'il vous doit. Désormais, je pense, il n'y aura plus aucun malentendu qui nous sépare, et j'espère que vous m'admettrez enfin à vous présenter mes très humbles hommages.

Cette lettre perfide ne fut pas sans émouvoir Aphrodise. Elle se reprocha d'avoir, de parti pris, en somme, repoussé le prince Arée ; peut-être avait-elle commis une injustice. Elle se résolut à le voir.

Elle le vit. Arée s'étudia d'abord à ne

pas effaroucher la princesse. Il ne lui dit guère que les compliments d'usage. Elle se rassura. Elle répondit sans rudesse. On n'échangea que des paroles vagues, mais d'un ton qui ne cessa d'être poli. En homme prudent, Arée ne voulut pas trop allonger une première visite; et, quand il se retira, il emporta la permission de revenir.

CHAPITRE IX

Comment se conduisit Arée.

Il fut assez habile pour revoir Aphrodise, et plusieurs fois, sans se démasquer jamais. Elle commençait même à oublier sa défiance première. Mais le jour arriva que le prince s'était fixé pour révéler le vrai de ses sentiments.

Dès qu'il fut entré, il se jeta aux genoux d'Aphrodise ; il lui saisit les mains ; il s'écria :

« Ah, madame, que n'avez-vous con-

tinué à me bannir de votre présence? Quand je vous écrivis, j'étais sincère; aujourd'hui, si je vous assurais encore que je ne sens pour vous qu'un fraternel respect, je ne serais, hélas! que le plus lâche des imposteurs.

— Prince Arée, interrompit Aphrodise, n'oubliez pas qui vous êtes, n'oubliez pas qui je suis.

— Je ne sais que trop, reprit Arée, qui, tous les deux, nous sommes. Longtemps, j'ai lutté contre moi-même; mais le destin est plus fort que nos volontés, je vous...

— N'achevez pas, » dit Aphrodise, tout bas.

Elle rougissait des paroles entendues, et, comme elle était pieuse, elle aurait voulu épargner au prince la honte d'ex-

primer le plus vil de ses pensées. Elle tâchait de se dégager, mais elle n'en avait pas la force. Arée avait décidé qu'il vaincrait toutes les résistances ; rien ne l'arrêta ; et c'est d'une voix téméraire qu'il cria :

« Je vous aime, madame, je vous aime ! »

Il lui couvrait les mains de baisers. Elle n'avait aux yeux que des larmes.

« Ah, que faites-vous, cruel ? Vous vous perdez à jamais ! »

Elle était près de s'évanouir, et elle n'entendit pas le bruit d'une porte, qu'on ouvrait brusquement et qu'on refermait ; elle n'entendit pas le bruit d'un pas qui boitait, et elle ne reprit connaissance qu'au moment où un filet de métal,

souple et solide, l'enserrait dans ses mailles, avec le prince Arée.

« J'ai fait une belle pêche, disait Ifast, riant à la fois et pleurant. Ainsi, le roi notre père avait raison ! C'est grâce à sa prudence que je vous ai surveillés l'un et l'autre. Vous, mon frère, il n'y a rien dans votre conduite qui soit pour me surprendre. Mais vous, madame, vous que je croyais la pureté même, vous qui sembliez ne prononcer que des mots célestes... ah, madame, quelle perfidie était la vôtre ! »

Il s'arrêta pour gémir. Arée ne songeait qu'au ridicule qui lui resterait de l'aventure. Aphrodise était si douloureusement émue qu'elle ne pensait même pas à dire une parole de justification.

Ifast ajouta :

« Maintenant, madame, c'est à la justice des lois que je commets le soin de me venger. »

CHAPITRE X

Comment mourut sainte Aphrodise.

Jovien ne s'attrista guère du malheur d'Ifast; on dit même que, tout bas, il en rit. Il défendit qu'on inquiétât le prince Arée. Comme il n'était pas méchant, il eût volontiers soustrait Aphrodise à la rigueur de la loi, mais la jalousie farouche et vindicative de son fils ne lui permit pas la clémence. Les juges instruisirent sans retard le procès de la malheureuse princesse. Arée eut beau jurer

qu'elle était innocente, on vanta sa générosité, mais la réputation qu'il s'était faite d'un homme à qui les femmes ne savaient point résister empêcha qu'on le crût. Au pays de Jovien, la femme adultère était punie de mort : c'est donc à mort que fut condamnée Aphrodise ; néanmoins, en considération de son rang, on lui accorda qu'au lieu d'être, selon la règle, lapidée elle aurait la tête tranchée.

Elle marcha au supplice d'un pas ferme. Son visage était un sourire. Elle allait fuir le monde où l'on souffre, et siéger à jamais parmi les élus. Dans la nuit suprême, elle avait eu un songe. Sa mère, transfigurée, lui était apparue ; elle lui avait parlé :

« Aphrodise, demain tu seras au para-

dis, et nulle voix ne saurait décrire les félicités qui t'y attendent. Et sur la terre de douleur, ton œuvre n'aura pas été vaine. Déjà Anquisée, repentant, a voulu connaître la vraie foi, et c'est pour elle maintenant qu'il combat. La sainteté de ta mort convertira le prince Ifast, et plus tard Jovien lui-même ni Arée ne résisteront à la grandeur de ses enseignements. Réjouis-toi, ma fille ; épouse du Seigneur, réjouis-toi ! »

Elle était bienheureuse. On lui banda les yeux. On l'agenouilla devant le billot. On lui releva les cheveux, le bourreau abattit la lourde épée. La tête tomba.

Une colombe traversait le ciel.

C'est ainsi que mourut, dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, sainte Aphrodise. Tous ceux qui lui furent

dévots obtinrent de grandes prospérités.

Ici finit la vie de sainte Aphrodise, écrite par dom Barthélemy, chapelain.

SECONDE PARTIE

L'ABBAYE DE SAINTE-APHRODISE

AVERTISSEMENT

Au sommet d'une colline, dans un bois d'oliviers d'où l'on entendait le rire et le grondement de la mer, s'élevait l'abbaye de Sainte-Aphrodise.

Jadis, il y avait eu là une église, consacrée à la sainte. Elle avait été bâtie dans des siècles anciens, au temps où les peuples, égarés encore, vénéraient les faux dieux. Elle avait échappé — comment ? on ne le savait plus — à la fureur persécutrice des empereurs mauvais ; puis, après les

années troubles, avaient lui les années calmes, et l'on disait qu'alors, par la bienfaisante piété des fidèles, il s'était accumulé dans l'église de vastes richesses. Mais, un jour, les Barbares étaient venus du nord ; la vraie foi ne les illuminait point ; ils avaient pillé le trésor sacré, ils avaient dévasté le sanctuaire, ils avaient détruit les murs adorables ; et, longtemps, des fûts de colonnes, çà et là, parmi les arbres pâles, avaient seuls attesté la gloire de sainte Aphrodise.

Dans les villages voisins, pourtant, la sainte n'était pas oubliée, et il arrivait qu'on se racontât, pendant les veillées, des moments de sa vie. Et, un jour, le chapelain du comte Balthazar — ce seigneur régnait sur la con-

trée — conçut le pieux dessein d'écrire tout ce qu'on savait d'Aphrodise. Dom Barthélemy avait une amitié sincère pour le comte et pour sa famille; il pensait que la vie de sainte Aphrodise servirait, plus tard, à l'édification de la petite comtesse Irmine, et il mit à la composer un zèle attendri. Dom Barthélemy était un savant homme; il avait étudié, disait-on, dans les universités d'Italie; il n'ignorait rien de la langue latine, il citait sans cesse les Pères de l'Eglise, et il avait lu certains auteurs païens dont il admirait le style. Aussi, au bout de quelques années, put-il offrir à la jeune comtesse Irmine un beau manuscrit où il racontait la vie et les actes de sainte Aphrodise, vierge et mar-

tyre. Et il fut heureux, car, grâce à sa patience, les actes précis d'une grande sainte vivraient dans la mémoire des hommes.

Le pieux chapelain ne tarda guère, d'ailleurs, à constater que son œuvre ne serait pas vaine. Irmine, en effet, lut le manuscrit ; elle le relut ; elle le médita ; elle résolut d'imiter Aphrodise, et de ne se donner qu'au Seigneur. Elle pensa qu'il serait glorieux pour elle de relever l'église ancienne, et d'y adjoindre un monastère où, sous la sauvegarde de la sainte, prieraient de douces filles. Le comte Balthazar approuva le projet de sa fille, et sereine fut la joie de dom Barthélemy.

Et voilà comment, au sommet d'une

colline, dans un bois d'oliviers, s'éleva l'abbaye de Sainte-Aphrodise, qu'Irmine, fille du comte Balthazar, fut la première à gouverner.

LIVRE I

LA STATUE DE SAINTE APHRODISE

CHAPITRE I

Les abbesses de Sainte-Aphrodise.

L'abbaye de Sainte-Aphrodise subsista jusqu'à la Révolution.

La première abbesse, Irmine, avait un frère. C'est de ce frère que descendent les comtes de La Balme. Il fut de règle, dans la famille de La Balme, qu'à chaque génération une fille, au moins, devînt religieuse de Sainte-Aphrodise. L'impitoyable piété des comtes ne souffrit pas d'exception à cette règle, et, comme on pense,

l'abbesse fut, le plus souvent, choisie parmi les filles de leur maison. On peut dire, sans grave inexactitude, que, jusqu'à la suppression de l'abbaye, les abbesses de Sainte-Aphrodise se succédèrent de tante en nièce.

CHAPITRE II

La découverte de la statue.

Une des abbesses de Sainte-Aphrodise nous a laissé la relation d'une découverte qu'elle fit.



L'an du Seigneur douze cent quatre-vingt-sept, le sixième jour de juin, moi, Gertrude, étant abbesse, une statue de la bienheureuse Aphrodise fut découverte d'une manière miraculeuse dans le clos

de l'abbaye. Voici comment arriva ce saint événement.

Depuis que l'avait fondée la pieuse mère Irmine, l'abbaye de Sainte-Aphrodise n'avait pas cessé d'être prospère. Et comment aurait-il pu en être autrement? Là où fleurit la vertu, Dieu envoie la fortune; et, par tout l'univers chrétien, l'on aurait vainement cherché un jardin où la vertu fût mieux cultivée que dans le jardin de Sainte-Aphrodise. Quand, du paradis, la sainte Mère de Dieu daignait jeter les yeux sur nous, elle contemplait un parterre de lys immaculés.

Il y avait peu d'années que j'avais été, moi indigne, appelée à gouverner le virginal troupeau de Sainte-Aphrodise. Je me promenais sous des arbres, tout proches du mur qui fait notre clôture. Ces

arbres sont très vieux, et j'aime le séjour du petit bois qu'ils forment, car son ombre est douce et invite aux méditations. Un jour, donc, je méditais les actes de la glorieuse Aphrodise ; je songeais combien sa vie avait été exemplaire, et je me demandais qui, des bonnes filles qui m'entouraient, aurait la force d'atteindre à ses sublimes vertus. Je ne sais comment, l'idée me vint que la beauté de son âme avait été d'autant plus méritante que plus merveilleuse avait été la beauté de son corps. Et je me pris à penser :

« O sage Aphrodise, pourquoi le Seigneur n'a-t-il pas permis que votre image parvînt jusqu'à nous ? Elle nous enseignerait de quels trésors charnels son amour exigea le sacrifice ; nous connaîtrions toute votre vertu ! Et celles d'entre nous

qui hésiteraient à persévérer dans le droit chemin verraient leurs pas s'affermir. Comment s'aventureraient-elles à faire briller dans le monde des charmes bien chétifs, alors que, vous, vous renonçâtes à y produire une beauté qui égarait les princes? O sage Aphrodise, pourquoi le temps ne nous a-t-il pas conservé votre image? »

Mes pensées étaient si vives que je parlais à demi voix. Je m'en aperçus et j'en eus honte. N'avais-je pas manqué à la modestie? J'étais toute triste; mais je ne tardai pas à être réconfortée.

En effet, je levai vers le ciel des yeux où il y avait déjà des larmes de contrition; et voici que j'aperçois, à travers les branches, une colombe qui vole joyeusement. Je baissai les yeux aussitôt, crai-

gnant que l'oiseau ne cherchât quelque compagne, ne la trouvât et ne se livrât avec elle à d'impurs ébats. Je tins l'humilité de mes regards obstinément fixée vers la terre, et, pourtant, j'eusse bien voulu les relever, car je ne sais quoi, dans le vol de la colombe, attirait ma curiosité. Mais je demeurai ferme en ce que j'avais résolu, et, bientôt, le Seigneur me récompensa de ma force.

Tout à coup, une colombe s'abattit à mes pieds : c'était la même que j'avais vue voler dans le ciel, il y avait un instant. Je la reconnus à sa blancheur, qui était merveilleuse : son plumage brillait. Je ris un peu de mes craintes : comment un si bel oiseau eût-il consenti à salir l'éclat de sa pureté?

Du bec, la colombe saisit le bas de

ma robe. Elle me tirait. Je compris qu'elle m'invitait à la suivre. Je lui adressai un sourire, et je lui parlai :

« Belle colombe, j'ignore où vous voulez que je vous suive; mais vous ne pouvez être un mauvais guide, et, pour complaire à Dieu, je sens qu'il faut vous obéir. Je suis, belle colombe, la plus humble de vos servantes, et conduisez mes pas où il vous est agréable qu'ils aillent. »

La colombe laissa ma robe. Elle voleta devant moi, veillant bien sur mon exactitude à tenir la promesse que je venais de lui faire. Elle me mena vers un point de notre potager où, parmi les légumes, il y avait quelques rosiers. Nulle de nous ne savait quand on avait planté ces aimables arbustes; bien que très vigou-

reux, ils étaient fort anciens, et, comme ils semblaient nés d'eux-mêmes en un lieu où l'on ne s'attendait point à les voir, nous n'étions pas éloignées, dès lors, de les croire d'essence miraculeuse.

La colombe s'arrêta.

« Belle colombe, je vous comprends, lui dis-je. Vous m'indiquez que ce n'est pas le seul hasard qui a fait pousser ici des rosiers : je le pensais, et je suis heureuse d'être, par vous, confirmée dans mes soupçons. »

La colombe eut le signe de l'affirmation. Puis, elle fit le tour des rosiers, deux fois. Elle observait la terre avec beaucoup d'attention, comme cherchant un endroit connu, sans doute, mais difficile à retrouver. A ma curiosité, maintenant, se mêlait quelque émotion. Enfin,

la colombe s'arrêta de nouveau, et, où elle restait, je remarquai que le sol avait une légère bosse, que mes compagnes ni moi n'avions jamais aperçue. La colombe piqua trois fois la terre, et, sans me laisser le temps de lui plus parler, elle s'envola et se perdit dans les cieux.

J'étais seule, près des rosiers. Le Seigneur lui-même avait daigné me donner un avis, je n'en doutais point : mais de quoi m'avait-il avertie? Je souhaitais fort qu'il m'éclairât encore, et mon premier souci fut de lui adresser de ferventes actions de grâce. Je ne fis aucune demande nouvelle, car je ne voulais pas qu'il me crût indiscrète; sa suprême intelligence devinerait bien mes perplexités, et elle me saurait gré de n'avoir point sollicité un excès de faveur.

Je regagnai ma cellule et, jusque dans la nuit, je fus en prières. Je m'endormis à la fin, mais d'un de ces sommeils lucides que parfois la bonté divine envoie à ses élus. Mon esprit ne cessa pas de réfléchir et quand, dès l'aube, je m'éveillai, j'avais compris les ordres de la pieuse colombe.

Il fallait fouiller la terre là où elle l'avait piquée trois fois.

Je ne voulus point que des mains profanes fussent chargées d'un pareil soin ; je fis prendre des pioches aux plus zélées de mes filles, et j'en pris moi-même une. Nous creusâmes la terre. Nos bras étaient faibles, et la constance d'un rude travail auquel nous n'étions pas accoutumées nous fatiguait. Mais je ne me laissais pas abattre, et je soutenais le courage des

autres ouvrières. Nous ne tardâmes guère, d'ailleurs, à heurter un objet dur, et j'ordonnai que, dès lors, on mesurât les coups jusqu'au scrupule. Bientôt, sous ma pioche, apparut une matière blanche, que je reconnus pour du marbre. Nous fûmes ingénieuses, et nous eûmes enfin la joie de découvrir une image merveilleuse, qui permettra d'admirer, à jamais, les traits de sainte Aphrodise.

C'est une belle statue de marbre blanc. Aphrodise y est représentée debout ; par une de ces hardiesses sacrées que, seule, peut donner une foi entière, on l'a faite nue, comme elle était sans doute, au moment de son supplice : mais, avec le geste charmant de la pudeur, geste naturel à une vierge prudente, d'un bras elle se voile les seins, et, de l'autre,

les parties qu'on ne doit pas nommer.

Nous parvînmes à sortir la statue de la terre qui si longtemps l'avait cachée. Nous l'érigeâmes, sur un socle précieux, parmi les roses; et il y eut, entre nous toutes, un pieux concours, à qui se prosternerait le plus souvent devant elle, et l'adorerait avec la plus vive ardeur.

Ainsi fut retrouvée, par miracle, la statue de sainte Aphrodise. Moi, Gertrude, abbesse, j'affirme que tous les faits ici rapportés sont vrais. Et j'ai toujours cru que le Saint-Esprit lui-même m'avait indiqué la terre où, depuis des siècles, était enfouie l'image de notre protectrice vénérée.

LIVRE II

LE VOYAGE A CYTHÈRE

CHAPITRE I

Un libertin.

On ne vit guère, parmi les La Balme, de mauvais catholiques. Il y eut pourtant, sous le règne de Louis XIV, un cadet de la famille qui donna dans le libertinage. Il ne voulut pas être d'église, et courut les aventures. Il voyagea ; il fit, au loin, un mariage singulier. Les siens refusèrent constamment de le voir.

Il avait écrit des récits de ses voyages ; il les légua à ses neveux — il n'avait point

eu d'enfant — mais, sans même les lire, tant y devaient abonder les propos scandaleux, on les ensevelit au plus noir du grenier.

CHAPITRE II

Le voyage.

Les rats et les insectes eurent bientôt dévoré les manuscrits du pauvre homme. Pourtant, quelques pages en ont été sauvées.



Je m'appelle Antoine de La Balme. J'appartiens à la famille de La Balme, famille qui s'est acquis quelque gloire dans l'Eglise et dans les armées. Ce fut la

sœur d'un de mes aïeux qui fonda l'abbaye fameuse de Sainte-Aphrodise, et les religieuses en ont toujours été gouvernées par une fille de notre race. Aujourd'hui encore, j'ai une tante qui est abbesse de Sainte-Aphrodise, et la plus pieuse de mes sœurs est désignée pour lui succéder. Ma parenté compte un cardinal et de nombreux évêques, et je crois que, parmi mes grands-oncles, il en est un, ligueur fougueux, dont on pense, bientôt, faire un saint.....



Mon précepteur était un vieux prêtre, assez bon latiniste, et, disait-on, excellent théologien. Son excessive modestie l'avait, seule, empêché de parvenir aux

plus hautes dignités ecclésiastiques. D'ailleurs si, dans le monde spirituel, il était fort à l'aise, il ignorait tout du temporel, et il m'a répété bien des fois qu'il n'aurait jamais su comment s'y prendre pour administrer les revenus d'un évêché : il avait déjà grand'peine à connaître avec exactitude les siens propres, qui, pourtant, étaient des plus maigres.

On jugeait donc l'abbé Boturel, mon précepteur, aussi savant que modeste. Il avait fort étudié la langue latine, et les écrivains qui l'ont embellie, mais il ne savait rien de la grecque,et c'était là son grand ennui. Il eût aimé lire, plutôt que des traductions douteuses, les écrits originaux des poètes, des philosophes et des pères de l'Eglise ; c'eût été une joie pour lui de pénétrer, comme il pénétrait ceux

de Virgile, de Cicéron et de saint Augustin, les vrais discours d'Homère, d'Aristote et de saint Basile. Mais il n'avait jamais eu le loisir d'apprendre le grec, et, en outre, il avait, disait-il, l'esprit rebelle à l'étude des alphabets : la lettre gothique, même, lui était difficile à interpréter. Depuis que les aventures singulières de ma vie m'ont fait avoir quelques aperçus, non seulement du grec, mais encore de l'arabe, du turc et du persan, j'ai soupçonné d'un peu de paresse la raison de l'abbé Boturel, et je ne puis croire que la différence des alphabets soit un si rude obstacle à l'intelligence des langues étrangères.

Toujours est-il que l'abbé Boturel m'enseigna d'abord le latin, et la diligence qu'il y mit est cause, sans doute, que je

ne suis, maintenant, ni archevêque ni maréchal de France. Horace et Catulle me plurent, j'admirai Virgile et je méditai Lucrèce. C'est à l'amant de Lydie, peut-être, et au chantre de Lesbie que je dois de priser les grâces de la femme ; *les Géorgiques* m'apprirent à regarder les champs et les bois et à comprendre leur beauté toujours nouvelle, et le livre *de la Nature* à chercher leurs secrets innombrables. L'abbé Boturel, bien malgré lui, fit de moi un assez mauvais chrétien : que Dieu le lui pardonne, et ne l'en frustre pas de sa part de paradis !

Comment voulait-on, quand je sortais de lire les vers si forts du disciple d'Epicure, que je m'intéressasse aux questions chétives qu'agitent les sommes ? Si je n'avais eu pour mon précepteur un

reste d'amitié, je lui aurais crié que son Dieu avait été, comme les dieux des païens, formé par la terreur, et que cette proposition rendait vaines toutes les subtilités de la théologie : mais à quoi bon chagriner un brave homme pour qui l'apologétique était la plus noble des sciences et saint Thomas le plus grand des philosophes ? Ainsi, dans la crainte de le choquer, je ne dévoilais pas à l'abbé Boturel le profond de ma pensée, et je me bornais à étudier les lettres anciennes avec un zèle qui, pour lui, passait le sens.

Il s'en ouvrit à mon père. . . . .



« Monsieur, répondis-je, l'abbé Boturel vous a dit vrai. Je ne veux point dis-

simuler avec vous, et je vous avouerai que, quoi que je fasse, je ne prends pas grand goût aux finesses de la théologie. Si, pour devenir un saint, il faut en débrouiller tout le fil, je renonce à entrer jamais au paradis. »

Mon père me ferma la bouche.

« Monsieur, me dit-il, gardez-vous de blasphémer. C'est à gagner le paradis que nous devons tendre, mais je crois que des voies diverses y conduisent. Je ne suis pas théologien, et j'espère pourtant, après ma mort, être admis aux joies éternelles. »

Mon père avait l'âme naturellement bienfaisante, et il ne voulait pas qu'on fût malheureux autour de lui.

« J'avais espéré, ajouta-t-il, que vous illustreriez dans l'Eglise le nom de notre

famille ; mais la vocation religieuse, qu'on se soumette à la règle monastique ou qu'on choisisse la route séculière, ne doit pas être forcée. Si donc vous pensez faire un mauvais prêtre ou un moine rebelle, je vous dispenserai, monsieur, d'accomplir un dessein dont le pieux succès, pourtant, m'eût été cher. Celle de vos sœurs qui gouvernera l'abbaye de Sainte-Aphrodise maintiendra les liens de notre maison avec l'Eglise, et vous pourvoirez à votre salut dans les carrefours périlleux du monde. »

Je baisai les mains de mon père ; il faisait grand effort pour retenir ses larmes, et je sentais toute la générosité qu'il prouvait à mon égard.

« Et maintenant, reprit-il, vous ne pouvez choisir d'autre carrière que celle

des armes. Il ferait beau voir qu'un La Balme vécût en cuistre, tout barbouillé de latin ! »

Je ne pouvais résister au nouveau désir de mon père. Le joug militaire, d'ailleurs, me semblait moins lourd à porter que le joug ecclésiastique ; et il fut décidé que je rejoindrais à la cour mon frère aîné et que j'aurais un emploi dans son régiment.

L'abbé Boturel me vit, sans rancune, abandonner l'Eglise ; je lui jurai que je passerais mes loisirs à approfondir les beautés du latin, et c'est un serment auquel je n'ai jamais failli. On me donna un solide cheval, et je pris le chemin de Paris. Un valet fidèle m'accompagnait, et, dans mon portemanteau, j'avais glissé mon Virgile et mon Lucrèce.

Nous arrivâmes à Paris. Je vis la cour, je courus la ville; je connus quelques-uns des hommes à qui ce siècle devra d'être fameux, et leur commerce m'agréait fort : mais j'étais au service, mon régiment fut mis en campagne, et il me fallut quitter des plaisirs que je n'avais encore qu'effleurés.

C'étais le temps où, pour des raisons obscures et mesquines, le Roi faisait la guerre aux Provinces Unies.....



Je vois la face égarée des morts, j'entends les cris perdus des blessés, et je ne puis admettre pour vrai que la gloire naisse du meurtre d'autrui et de sa souffrance.....



Nous prîmes nos quartiers d'hiver, et retiré, comme M. Descartes, dans une chambre chauffée au poêle, j'eus tout le loisir de faire des méditations. Je mis en ordre mes idées.....



Je m'aperçus vite que je n'avais pas plus de goût pour l'état militaire que pour l'état ecclésiastique. A quoi bon obliger des peuples à reconnaître un souverain qui ne leur plaisait pas? à quoi bon contraindre des hommes à penser, sur quelques points, autrement qu'ils ne voulaient? et pourquoi rendre

vaines des forces qu'il eût été facile de tourner au bien de tous? La guerre était sans grandeur ni beauté; la guerre était injuste. Au lieu de tuer les autres, ne valait-il pas mieux tenter de pénétrer leurs raisons? Et, quand nous les aurions comprises, peut-être nous y convertirions nous; ou, si nous gardions notre foi en l'excellence de nos mœurs, pour amener nos prétendus ennemis à les recevoir, nous n'userions plus que de la douceur.

. . . .



Je ne sais rien de plus lâche que la guerre. Les princes ne s'y aventurent qu'à l'instant où ils jugent leur triomphe assuré, et si, en effet, leurs armées sont

victorieuses, ils s'en attribuent tout le mérite; mais si elles sont vaincues, ils n'en veulent point recevoir de blâme : c'est sur les soldats qu'ils rejettent la faute. Les princes, au reste, ne guerroient que par paresse, par avarice ou par vanité; par paresse, quand ils ont le droit pour eux, mais ne prennent pas la peine de rassembler leurs arguments et d'en faire éclater la justice; par paresse encore, quand ils ne veulent pas entendre les plaidoyers ou discerner les vues de leurs adversaires ; par avarice, quand, contre tout droit, ils se ruent sur des provinces étrangères, et les dérobent ; par vanité, quand ils ont été convaincus d'avoir des prétentions contraires au droit, et que, pourtant, ils n'en veulent rien abandonner. Le plus sou-

vent, ils guerroient en même temps par paresse, par avarice et par vanité. Seuls, parfois, des peuples qui ne demandaient qu'à rester pacifiques, mais qu'on attaquait et qui devaient se défendre, ont fait preuve de quelque magnanimité dans la guerre....



Je me sentais pris d'une grande amitié pour les hommes, quels qu'ils fussent ; je devinais qu'il existe, entre toutes les créatures, des liens invisibles, mais forts. Il ne se commettait point d'injustice dont je ne dusse souffrir, même si j'en ignorais la victime apparente; tout bienfait était à mon profit ; il n'y avait point de crime dont je ne fusse complice, il ne

se faisait point d'action noble que je ne pusse en revendiquer ma part...



Au risque d'irriter mon père, je lui écrivis que les armes n'étaient pas mon fait; mais qu'il ne s'inquiétât pas : je saurais maintenir l'honneur de notre maison, et, si l'on parlait un jour de moi, ce serait pour des raisons dont personne n'aurait à rougir.....



..... gagnai le port le plus proche. Un vaisseau appareillait pour Naples, j'y pris.......



Nous partîmes. Le ciel était pur, les vents propices. Tout nous promettait une heureuse traversée, et en effet nous atteignîmes les colonnes d'Hercule en un temps moindre qu'il n'était prévu. Nous les passâmes ; mais, alors, la faveur des vents nous abandonna ; nous ne pûmes aller directement vers Naples, et il nous fallut louvoyer le long des côtes de Barbarie. La manœuvre était deux fois périlleuse : nous pouvions être jetés, malgré nous, contre la terre, et nous risquions sans cesse de rencontrer quelque corsaire, qui nous donnât la chasse, et nous fît captifs après une courte lutte, car nous étions faiblement armés et nous

connaîtrions moins bien que lui les parages. L'avouerai-je? Je n'éprouvais pas, à la pensée d'être esclave chez les mahométans, une affliction excessive. Je servirais, peut-être, un homme généreux, avec qui je saurais vivre, et qui saurait vivre avec moi; cet homme serait, peut-être, un homme d'esprit : il m'instruirait et je l'instruirais. Mais mes compagnons ne partageaient pas ma sérénité, et ils suppliaient le capitaine de s'éloigner au plus vite d'eaux qu'ils estimaient mal sûres.

Leur prudence les perdit. Le capitaine céda à leurs prières avec d'autant moins de résistance qu'il était, lui-même, agité de leurs craintes, et, dès que le ciel sembla moins dur, il en profita pour gagner la haute mer.

On ne se repentit point, d'abord, de la manœuvre qu'on avait faite. La mer, à la vérité, n'était pas tranquille, et le navire sautait quelque peu sur les vagues ; mais il ne paraissait point qu'on courût de graves dangers. Bientôt, on atteindrait l'Italie, et l'on s'applaudirait, sans arrière-pensée, de n'avoir pas été timide.

Le second jour, pourtant, je vis se renfrogner la mine du capitaine....



Le vent avait redoublé: les vagues nous secouaient cruellement ; et, quoique le ciel fût bleu, on avait froid.

Les flots ne s'apaisèrent point. Pendant le jour, on tint la route, tant bien que mal. Mais, la nuit, le vent augmen-

ta encore. Les hautes vergues furent emportées, un mât fut brisé. Le pilote n'était plus maître du vaisseau. Nous nous égarâmes. Le soleil levant éclaira notre détresse.

Trois jours, harcelés par le vent implacable, nous flottâmes; nous n'avions plus ni voiles ni gouvernail. Nous savions la mort imminente. Mes compagnons recommandaient leur âme à Dieu et à ses saints; ils tremblaient. Je ne songeais point à prier; j'épiais des indices d'où conclure en quels lieux nous nous trouvions.....



L'obscurité tombait quand nous donnâmes contre un écueil. Le vaisseau se

fendit. Il était perdu. Je me souviens que, parmi le désespoir de tous, je gardai mon sang-froid ; mais je ne pourrais plus dire, au vrai, comment je me sauvai. Les événements furent-ils lents à se succéder? furent-ils rapides? Je l'ignore. Quand je songe à cet instant de ma vie, ma mémoire est nette et confuse à la fois. Je vois encore certains de mes gestes, qui furent, peut-être, inutiles; je coupe un cordage qui pend, j'essaye d'arracher un clou. Et j'oublie ceux de mes actes auxquels je dois, sans doute, de n'avoir pas péri dans le désastre. Je crois que je m'attachai à une planche. Je m'évanouis. Les flots m'emportèrent.....



J'observai le lieu où m'avait jeté le sort. C'était une côte rocheuse. Aussi loin que pût aller mon regard, je ne vis trace d'habitation ni de culture. Je craignais de n'avoir été sauvé des flots que pour tomber dans un désert. Le ciel était serein, la mer tranquille ; tout vent avait cessé.

Le sommeil m'avait reposé, sans doute, mais une âpre faim me torturait. Je me dis qu'il fallait m'éloigner du rivage : dussé-je, comme les plus sauvages de nos ancêtres, me nourrir d'herbes et de racines, je trouverais bien de quoi éviter la mort. La région déserte, d'ailleurs, pouvait n'être que de peu....



Bientôt, à l'horizon, j'aperçus des arbres, et je me réjouis ; j'avançai d'un pas plus alerte, et je ne tardai guère à atteindre un enclos agréable. Le sol, alentour, était aride, mais il y avait là quelques arpents cultivés avec adresse. Au milieu de l'enclos s'élevait une maison simple, et, devant la maison, je vis un vieillard, de belle apparence, assis sur un banc rustique. Il lisait...



... avait des ruches, des roses décoraient la maison, et, entre les arbres,

s'étendaient de frais gazons et des parterres aux mille couleurs.

Je me demandais comment j'allais aborder le vieillard : sa figure était sereine, et je ne doutais pas qu'il ne m'accueillît d'un sourire. Mais il était tout absorbé par sa lecture ; et, ignorant que j'étais du pays où m'avait jeté le caprice de la mer, je craignais de ne point pouvoir m'adresser en une langue qu'il comprît à celui qui m'eût agréé pour hôte et qui se fût intéressé à ma détresse.

Soudain, et parce que, sans doute, je m'étais, en voyant son enclos, rappelé les vers où Virgile décrit le jardin qu'un bon homme s'était créé sous les tours d'Œbalie, je pensai que le vieillard saurait peut-être quelques mots de latin, et je décidai de l'interpeller en cette langue

dès qu'il se distrairait de sa lecture. L'instant vint où il leva les yeux, et, sans trop d'hésitation, je lui dis :

« Inclyte senex, viatorem vides quemdam quem maritimi casus in istam regionem jactaverunt. Ne preces meas contemnat pietas tua! Ne... »

Le vieillard m'interrompit d'un geste amical.

« Monsieur, me dit-il, à la manière dont vous prononcez le latin, je devine que vous êtes Français. Et, peut-être, aimerez-vous mieux m'entretenir dans votre langue que dans celle de Cicéron. Sachez, d'ailleurs, que, dès maintenant, vous êtes mon hôte, et que vous pouvez user, sans scrupule, du peu que je possède. »...



« Entrez là, monsieur, me dit-il. Cette chambre est toujours prête pour les hôtes que m'envoient les hasards favorables. Permettez que je vous laisse quelques instants : je vais prendre soin qu'un repas vous soit préparé, qui vous remette de vos fatigues. ».....



Il y avait dans la chambre des sièges bas. J'en éprouvai le moelleux : je fus ravi.....



Un grand miroir, du tain le plus pur, était dressé sur une table. Je m'y regardai, et je reculai d'horreur. Il fallait que le vieillard fût d'une extrême bonté pour ne m'avoir pas repoussé avec dégoût.....



Je l'entendis qui appelait. Une voix très douce lui répondit. Eh quoi, il y avait une femme dans la maison ? Jeune, sans doute, belle, peut-être ! Je rougirais de m'offrir à ses yeux. Ma confusion tournait au désespoir.

Mon ennui ne dura guère. Je ne savais pas encore toutes les prévenances qu'avait le vieillard pour ses hôtes, prévenances discrètes, et d'autant plus précieuses. Une tapisserie brillante décorait un

des côtés de la chambre : je m'aperçus qu'elle n'était qu'un rideau tendu devant le mur. Je la soulevai, et je découvris, auprès d'une robe orientale de la plus belle étoffe, du linge le plus fin du monde. Pour qui ces objets eussent-ils été mis là, sinon pour l'hôte qu'on attendait à tout moment ? Je vis encore un large bassin et un grand vase, de forme antique, tout rempli d'une eau parfumée. J'eus bien vite dépouillé les vêtements qu'avait souillés la mer, je me lavai avec délice, et je vêtis la robe. Je n'avais pas trop mauvaise mine, et, en attendant qu'on me rappelât, je m'allongeai voluptueusement sur le lit.

Qui pouvait être ce vieillard hospitalier ? Ses habits étaient à la turque, et, pourtant, il ne différait guère, par les

traits, d'un homme de nos climats ; et quel Turc aurait eu, à parler la langue française, le naturel qu'il y avait?

J'étais fort intrigué.........



Une jeune fille entra, la plus belle que j'eusse jamais vue. La taille, la figure, les yeux, tout me sembla parfait en elle. Ses grands cheveux noirs flottaient librement. Sa robe, d'une laine souple et légère, teinte en vert pâle, laissait la gorge à demi découverte ; elle avait une ceinture d'argent ; ses bras étaient nus.

Je l'admirais. Elle me sourit, et me dit quelques mots en une langue que je ne compris point. Mais, en même temps, d'un geste gracieux, elle m'avertissait

de la suivre. J'obéis avec joie, et nous entrâmes dans une pièce où était servi le plus appétissant des repas.

Le vieillard m'y attendait.

« Monsieur, me dit-il, voici ma fille. Elle ignore le français et le latin. Mais je vois qu'elle a su se faire comprendre de vous, et c'était le nécessaire.

— Ah, monsieur, m'écriai-je, qui ne serait heureux d'obéir à une aussi belle personne?

— Je l'ai nommée Hélène, reprit le vieillard, en souvenir d'une femme qui fut belle, et qui fut amoureuse. Par le pouvoir de sa beauté, Hélène de Sparte précipita les peuples à la guerre. Mon Hélène est belle, qu'elle soit amoureuse! Mais quand, près d'elle, les peuples songeront à la guerre, puisse-t-elle, par le

pouvoir de sa beauté, leur imposer la paix ! » . . . .



. . . . . médecin juif chassé de son pays et il. . . . .



« La mort, me disait le vieillard, la mort ? Pourquoi les hommes en ont-ils tant d'effroi ? Existe-t-elle seulement ? Ce qu'on appelle la mort n'est, après tout, qu'une des manières de la vie universelle. Des atômes qui s'étaient agrégés se désagrègent ; certains de ces atômes, désormais, se suffiront à eux-mêmes, un être nouveau sera né ; d'autres se réunissent

à des atômes qui viennent d'ailleurs, et ainsi se forme un corps. »....



« J'ai rencontré, au cours de mes voyages, un sage de l'Inde. Il m'apprit que, souvent, les gens de son pays ne disaient point d'un homme qu'il mourait, mais qu'il se dispersait dans les cinq éléments. Parole admirable! Par quatre des éléments on entend, je pense, comme nous faisons, la terre, l'eau, le feu et l'air, et vous ne doutez pas qu'ils ne soient pleins de parcelles de nos corps anciens. Mais qu'entend-on par le cinquième élément? La pensée, peut-être: la pensée sous l'espèce du souvenir et dans sa manifestation par la parole. Et, en effet, une part de

nous-mêmes ne subsiste-t-elle pas dans la mémoire de ceux qui nous succèdent, et cela n'est-il pas rendu clair par les discours qu'on tient sur les hommes du passé? ».....



Je restais avec Hélène de longues heures, qui nous étaient douces à tout les...



Je commençais à comprendre assez bien le grec.....



Hélène, déjà, parlait fort correctement le français.....



« Voyez ces roses, me dit Hélène : mon père prétend qu'il y fleurit un peu du sang de ma mère. ».....



Le vieillard continua :

« L'île où nous sommes, et où j'ai trouvé le calme et le bonheur, s'appelait autrefois Cythère, et vous savez quelle déesse on y adorait.

— Vénus, m'écriai-je.

— Celle que les Latins confondirent avec leur Vénus, mais qui s'appelait Aphroditè, celle qui fut ici Kythéréia et qui devenait Kypris, quand elle s'arrê-

tait aux plages de Cypre. Ne vous étonnez donc pas que j'aie découvert, un jour que je bêchais dans mon jardin, une statue fort belle, et qui est l'image d'Aphroditè. »

Et il m'ouvrit la porte de la chambre qu'il appelait, par jeu, le sanctuaire, et où il se réfugiait pour travailler. Mes regards y furent tout d'abord attirés par une statue du plus beau marbre, et de l'art le plus parfait. Ce ne fut pas sans étonnement qu'en cette statue je reconnus presque une statue que l'on conserve au couvent de Sainte-Aphrodise et que l'on dit représenter la patronne du lieu. Et je songeai alors à la ressemblance singulière qu'il y avait entre le nom de la sainte et le nom grec de la déesse......



... quel fut mon bonheur quand, enfin, je possédai l'adorable Hélène! ....

LIVRE III

LE MIRACLE DE SAINTE-APHRODISE

CHAPITRE I

La dernière abbesse.

C'est d'Antoine de La Balme, que tenait, sans doute, la dernière abbesse de Sainte-Aphrodise.

Jeanne-Irmine-Sylvie-Antoinette de La Balme était jeune encore à la Révolution. Elle était belle. Devenue libre, elle se maria ; elle épousa un homme pour qui, depuis longtemps, elle éprouvait une secrète sympathie, mais qui n'était pas noble.

Son frère, Pierre-Jean-Balthazar-François de La Balme, comme il seyait à un bon gentilhomme, avait émigré. Il servait dans l'armée de Condé. Il ne lui pardonna pas d'être infidèle à ses vœux de religion, et, moins encore, peut-être, de se mésallier.

Antoinette de La Balme ne se repentit jamais du parti qu'elle avait pris. Son mari, Vincent Chaillard, avait du mérite : il a laissé quelque renom comme archéologue. Elle mourut veuve, fort âgée, en mai 1848, toute heureuse, disait-elle à ses petits-enfants, que, par la voix d'un grand poète, la France eût rappelé d'exil la République trop longtemps proscrite.

CHAPITRE II

La vision.

Antoinette de La Balme, était, elle-même, fort savante. Son intelligence, sa modestie, son enjouement lui défendaient de trop publier sa science, mais, en le particulier, elle ne réussissait pas toujours à la cacher entièrement. Son mari avouait volontiers qu'elle était la collaboratrice la plus précieuse et la plus aimable qu'on pût rencontrer. Ses amis, quoi qu'elle fît, la savaient bonne latiniste et même hel-

léniste passable. Dès l'enfance, elle avait été studieuse, et, par amusement, elle avait lu les auteurs de l'antiquité.

« Il fallait bien racheter, disait-elle en riant, les infidélités que leur faisait mon frère ! Et plus tard, au temps de ma captivité, comment, sans ces bons compagnons, aurais-je pu charmer mes loisirs forcés ? »

Elle s'amusait souvent à raconter une sorte de vision qu'elle avait eue un peu avant de quitter les ordres, et qui l'avait longtemps divertie.

« Je me plaisais fort à contempler, disait-elle, la belle statue de sainte Aphrodise qui ornait notre cloître. Je ne pouvais m'empêcher de trouver étrange qu'on eût représenté nue une sainte très pieuse

et très chaste, et je n'ignorais pas que les Grecs anciens donnaient à notre Vénus le nom d'Aphroditè. Et la pensée maligne me venait, parfois, que c'était devant Vénus, la plus impure, et, si l'on peut dire, la plus païenne des déesses que s'étaient naïvement prosternées tant de vierges pures, et du plus étroit christianisme.

« Un joli soir de printemps, il me sembla que, dans la pénombre, la statue s'animait, et qu'elle me parlait : — Tu ne t'es point trompée, me disait une voix favorable; je suis la grande Immortelle qui préside aux mystères amoureux, celle qui garde des vents obscurs le flambeau sacré de la vie universelle. Je suis Vénus. Des peuples tristes ont cru me proscrire ; ils m'ont enfouie,

ils m'ont brisée; leur œuvre est vaine. On ne me voit plus, on ne m'enseigne plus; on me devine. Le monde aspire à la joie; le monde me cherche, le monde va me délivrer. Ici, vous me tenez prisonnière, vous qui n'êtes que des prisonnières; mais le jour approche où l'on rompra vos chaînes, et je retrouverai toute ma gloire, tandis que passera sur la terre le grand souffle de la liberté! — La statue parla encore. Elle se répétait un peu, — comme, parfois, nous nous répétons dans nos rêves. Elle aurait continué longtemps, sans doute, si la fraîcheur de la rosée, et deux de nos sœurs, qui me cherchaient dans la nuit, ne m'avaient éveillée d'un somme où peu à peu j'étais tombée.

« Et c'est ainsi, concluait gaiement

Antoinette, que je fus le témoin unique du seul miracle, peut-être, qu'ait jamais fait sainte Aphrodise. »

CHAPITRE I

Une famille.

Antoinette Chaillard ni François de La Balme ne consentirent, sous aucun régime, à se revoir. Le comte de La Balme, pourtant, las de la misère qu'il traînait à l'étranger, rentra en France dès qu'une amnistie l'y autorisa. Il fit sa cour à l'empereur, il eut des dignités. Il acclama les Bourbons, quand ils revinrent, et il fut du voyage de Gand. Louis XVIII, lors d'une fournée, le fit pair de France.

Il apprécia fort le gouvernement de M. de Villèle, jugea M. de Martignac bien audacieux, mais, le 27 juillet 1830, M. de Polignac lui sembla bien téméraire. Sous Louis-Philippe, il garda sa pairie; il mourut en 1834.



La famille de La Balme n'est pas éteinte. Son chef actuel est conseiller général d'un département méridional. Aux élections législatives de 1902, il fut candidat libéral indépendant : son concurrent, un radical-socialiste, député sortant, d'ailleurs, l'emporta sur lui à une forte majorité. Naguère, il a été condamné à trois jours de prison, avec application de la loi Bérenger, pour avoir, dans une

grande ville du midi, traité de vache un commissaire de police qui expulsait des capucins.

Le comte de La Balme a deux fils et quatre filles.

L'aîné des fils a fait un brillant mariage : il a épousé la fille du baron Meyer-Crémieux, le fameux banquier antisémite. Il dirige des automobiles ; il ne se dispute pas d'épreuve mondaine qu'il ne s'y engage, et, entre deux victoires, il s'exerce à gérer les propriétés familiales. Le cadet est capitaine dans un régiment de dragons.

Des filles, la première est entrée en religion chez les Dames du Sacré-Cœur ; la seconde a épousé le marquis de Sarras, la troisième un riche industriel, d'origine protestante, assure-t-on, mais comte

romain, et membre du conseil de fabrique de Saint-Philippe-du-Roule; la quatrième, enfin, fait partie des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul.

On voit combien les sentiments religieux sont vivaces dans la famille de La Balme.

TABLE

—

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DE SAINTE APHRODISE

LIVRE I

DES ORIGINES DE SAINTE APHRODISE

LIVRE II

DES PREMIERS ACTES DE SAINTE APHRODISE

LIVRE III

DE LA CAPTIVITÉ DE SAINTE APHRODISE

LIVRE IV

DU MARTYRE DE SAINTE APHRODISE

SECONDE PARTIE

L'ABBAYE DE SAINTE-APHRODISE

LIVRE I

LA STATUE DE SAINTE APHRODISE

LIVRE II

LE VOYAGE A CYTHÈRE

LIVRE III

LE MIRACLE DE SAINTE APHRODISE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le deux mars mil neuf cent quatre

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

POITIERS. — IMP. BLAIS ET ROY.

